

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE

JARDIN LITTÉRAIRE

ILLUSTRÉ



Publication Bi-Mensuelle



Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.



SOMMAIRE

.....Portraits de Victor Hugo.

G. D'ESPARBÈS.—Le Bivac.

V. HUGO.—La poupée de Cosette.

E. MANUEL.—La Robe (récit).

J. RAMEAU.—Van.

G. DROZ.—Ma Femme va au Bal.

PAUL FÉVAL.—Le Bossu.

LEMERCIER DE NEUVILLE.—Le
Dimanche d'Eugène, (mono-
logue).

Etc., etc.

ABONNEMENTS, Canada et Etats-Unis :

UN AN, - - \$1.00

SIX MOIS, - - \$0.60

Strictement Payable d'Avance.

DUBREUIL & GOYETTE, Editeurs

17, rue Saint-Jacques, Montréal.

TéL. Bell : 678.

TéL. Marchands : 643.



Prix : 5 sous.

L'ENFANT PLEURE, ET TOUT SON CAÛTEAUX.

SI VOUS TOUSSEZ

PRENEZ LE

BAUME RHUMAL

A NOS LECTEURS.

LE premier numéro du "Jardin Littéraire Illustré" a obtenu un succès sans précédent et qui a même dépassé l'attente de ses éditeurs. Le public littéraire et intelligent de cette province a compris les sacrifices que nous nous efforçons de faire pour remplir un de ses désirs, et il nous a donné son encouragement.

L'intérêt des œuvres publiées, le choix des illustrations, le soin minutieux de détails, tout dans ce numéro ne pouvait que justifier ce succès et mériter l'accueil si empressé qu'il a trouvé auprès de tous les lecteurs. Nous avons voulu faire encore plus dans ce numéro, en employant un papier supérieur à celui du précédent tirage.

Cette publication continue de paraître, tous les 15 jours, en un numéro de 4 pages, illustré de nombreuses gravures. Nos lecteurs auront donc chaque année près de 1200 pages de lecture, formant un volume tous les 6 mois, pour un prix de plus modiques.

Rappelons que le "Jardin Littéraire Illustré" ne publiera que les œuvres les plus intéressantes, les plus morales et les meilleures parmi les plus récentes de auteurs contemporains.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur réception de 5 sous en timbres-poste canadiens ou américains.

ABONNEMENTS: { Un an \$1.00
 { 6 mois 0.60

Adresser les demandes accompagnées du montant à

**LE JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ,
17, rue St-Jacques, Montréal, Can.**

ARGENT A PRETER

Sur propriétés de Villes.

Montants de \$1,000, \$2,000, jusqu'à \$10,000 à 5, 5½ et 6 p.c.

LECLERC & GOYETTE

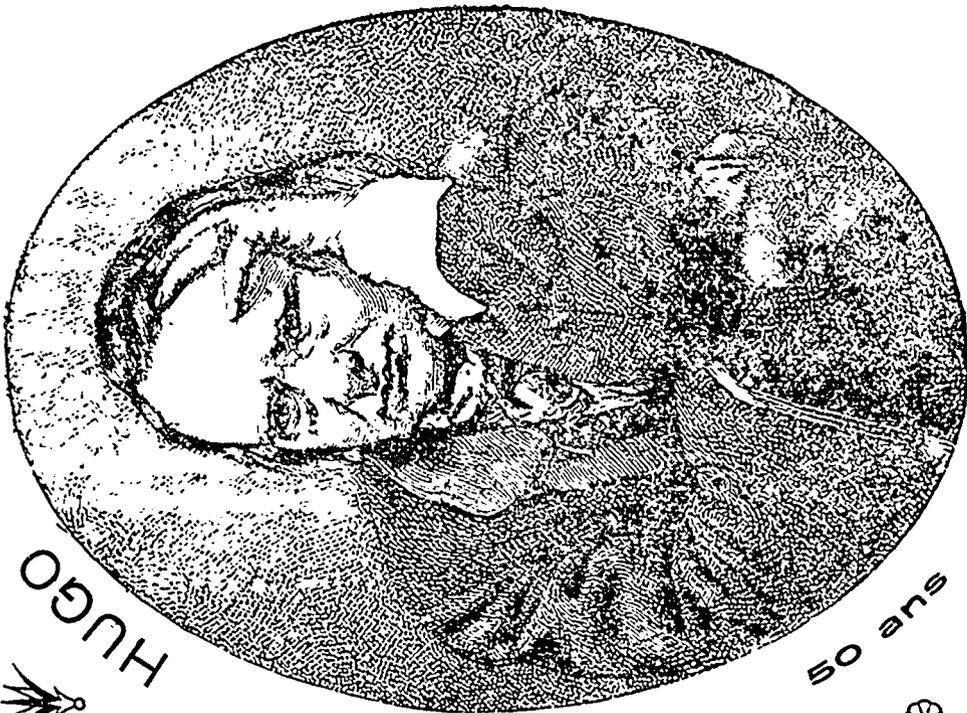
NOTAIRES.

17 Rue St-Jacques,

MONTREAL.

Téléphone Bell 678
" des Marchands 643





HUGO
VICTOR

50 ans



35 ans



LE BIVAC

(Va, chauffe-toi...)

PENDANT que les dix-huit mille hommes de Dupont mouraient de faim dans l'île de Caprera, Napoléon sentant que le Portugal lui échappait, prépara de nouvelles troupes et marcha vers l'Espagne.

Ce n'étaient plus maintenant de faibles conscrits, sans poil ni jarrets, qui passaient les monts, l'Empereur avait appelé d'Allemagne trois corps d'armée d'infanterie et plusieurs de cavalerie, tous composés de ces sombres hordes muettes dans les marches, ployées aux fatigues, vieilles à la victoire, habituées à la mort, et qui toutes s'étaient battues à Eylau, à Friedland.

Ce n'était rien encore. Et pour frapper l'Espagne, pour l'émouvoir par un spectacle inattendu, il avait joint la GARDE à son armée, cette Garde effrayante de silence qui, depuis des années, orgueilleuse et mélancolique, l'arme au sein, rangée en gala, n'était plus que la spectatrice des batailles, que personne n'osait faire charger, tant on craignait de la perdre, et que, de capitale en capitale, Napoléon traînait à sa suite, comme une épouvante.

Cette masse de cent mille hommes s'augmenta encore des divisions de jeunes soldats restés sur la ligne de l'Ebre et dans la Catalogne, ce qui devait porter l'effectif à deux cent mille. Quand ils aperçurent les troupes, les conscrits de la dernière campagne se ruèrent sur les chemins, pour les saluer. Au son des musiques, les régiments d'Iéna longèrent l'Ebre. — C'est bon, dirent les jeunes, voilà les moustaches grises...

A peine arrivé, en effet, Napoléon lança de nombreuses colonnes, et tout ce qui voulut tenir devant elles fut exterminé. Les Espagnols, saisis de crainte à l'aspect de ces vieillards, mais non découragés, réunirent leurs troupes sous les murs de Burgos et osèrent attendre la bataille. Elle eut lieu le 9 novembre et ne fut pas longue. Enfoncés par un cyclone de poitrails, les ennemis s'enfuirent, — et Napoléon, vainqueur, prit la route de Madrid.

* * *

Un soir, dans la plaine d'Aranda, au bord d'une rivière, les Français firent halte pour bivouaquer. L'ombre tombait.

De tous côtés, se prolongeant aux montagnes, mille bruits fugaces, un infini chuchotement d'où montaient des rires, des colères. D'innombrables feux scintillaient, et de longues fumées les enroulaient de halos bleus, s'évanouissaient dans la nuit qui se faisait plus odorante, mais plus froide. C'était l'heure de la soupe.

Dans le carré des grenadiers de la Garde, surtout, les voix éclataient avec force. On avait pillé Lerma ; d'énormes gigots de mérinos, enfilés à des baïonnettes, rôtissaient au feu, — mais le régiment était debout, et des hommes sans peur, l'habit orné de la croix, tête nue et farouches, braillaient le long des flammes :

— Moi, je demande un congé !

— C'est-i qu'on est soldat, ou pas soldat ! Quand on pense que pas plus tard que la dernière fois, tiens, à Burgos, ces petits navets de conscrits se sont moqués de nous.

Un frisson dénoua les rangs, et un homme s'avança, couvert d'anciennes blessures, la face broyée en long et en travers par le signe de croix d'un sabre :

— On s'est pas battu depuis cinq ans. *Il* nous mène sous les bombes, avec nos fifres : "A droite alignement... fixe ! bougeons plus." On regarde mourir les amis, et l'affaire une fois enlevée, on nous rassemble encore : "A droite alignement... fixe ! Soldats de la vieille Garde, qu'*il* nous dit, vous êtes mes immortels !" *Il* a raison, et de ce train-là, si ça dure dix ans, nous mourrons tous dans des boîtes à plume !

— *Immortels*, gronda un autre, v'là donc ce qui fait rire les conscrits...

Le camp tout entier se rassemblait. Une foule d'ombres s'était massée aux lueurs, et d'atroces voix aboyaient à la nuit :

— Faut lui conter ça... Toi, Ripart, t'iras dans sa tente...

— ... On demandera tous ensemble notre démission de la Garde et du titre d'*immortels*.

— Et on reprendra du service !

— ... Là où on se bat,

— ... et où on meurt, grogna un officier, grande et splendide brute qui n'avait rien dit encore, mais qui approuvait d'un balancement de tête, énorme.

A ce moment, derrière le groupe, on entendit un pas qui s'arrêtait, et une voix italienne, grave, un peu nasale, demanda :

— Qui m'appelle ?

D'un bond, tous les soldats se tournèrent...

C'était l'Empereur.

Petit, les mains dans le dos, la tête penchée en avant, il regardait ses soldats... Cette pose de fauve, d'oiseau d'ombre, ne laissait luire que son regard, son épée, sa croix, — et songeur, immobile dans les ténèbres, les épaules enfoncées comme à l'affût, quelque chose de sublime et d'affreux s'exhalait de lui. Les hommes tremblèrent.

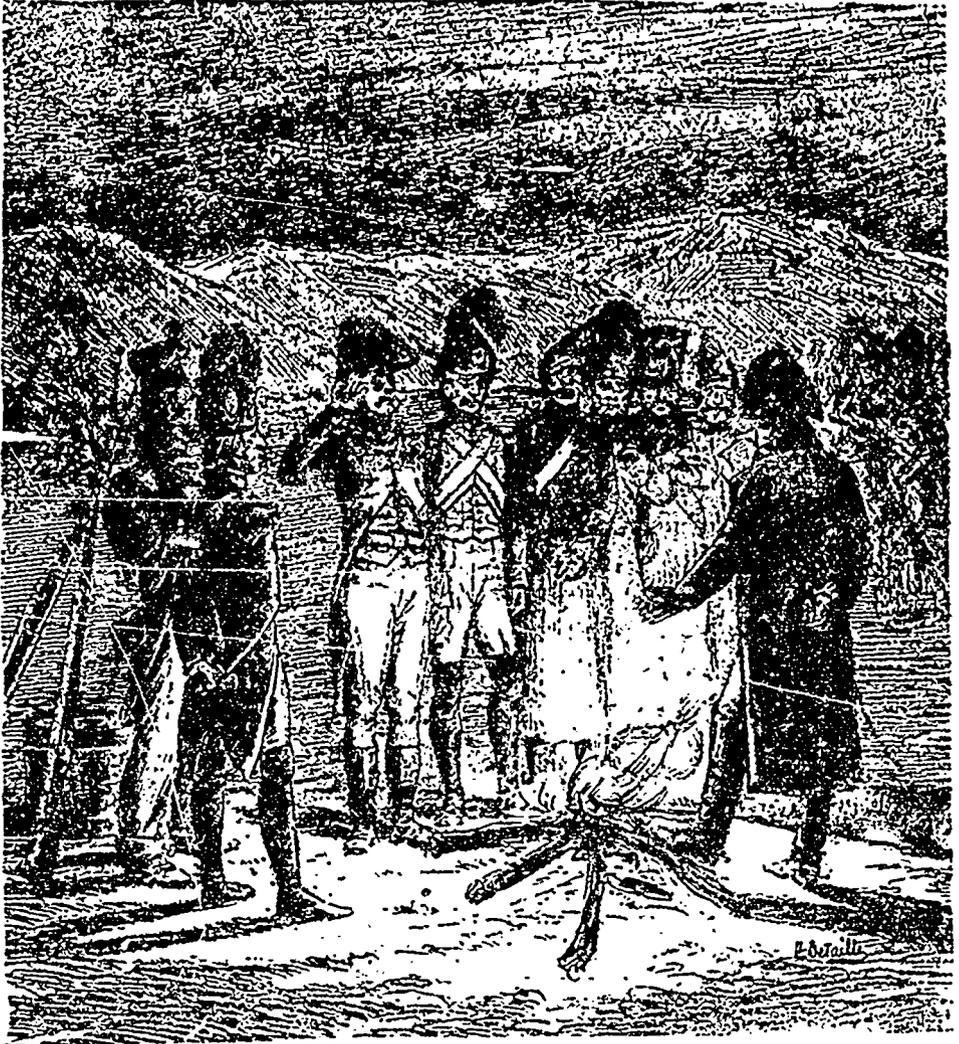
— Qui donc voulait me parler ? demanda-t-il.

Aucun ne souffla.

Napoléon sourit, fit quatre pas dans le silence vers le feu, et allongea ses mains :

— N'est-ce pas Ripart que je vois là, contre ce caisson ? Pourquoi n'as-tu pas la croix ? je te l'avais promise à Auerstaedt...

— Il y a de ça deux ans, dit Ripart.



Et, machinal, étendit ses mains devant lui pour les chauffer.

— Tu l'auras, fit l'Empereur. Et cet autre, le sous-lieutenant Champeaux ?

— Présent, Votre Majesté.

Napoléon en nomma dix, au hasard. Il connaissait sa Garde par cœur.

— Vous êtes mes meilleurs soldats, les plus braves du monde, dit-il.

Il répéta encore :

—... les plus braves du monde.

Et, machinal, étendit ses mains devant lui pour les chauffer.

Quelqu'un dit tout haut :

— Il a froid...

C'était un brigadier de dragons attiré vers la Garde par l'odeur des viandes, et que la vue de l'Empereur enfonçait en terre.

Alors quelques soldats disparurent, et bientôt Ripart entra dans le cercle :

— Mets-toi là, Majesté.

Il portait sur sa tête un fauteuil de damas, aux bois d'or. Il le plaça devant le feu et l'Empereur, obéissant, s'assit.

Des quatre coins de la plaine arrivaient des bandes noires que la lumière du foyer appelait, de loin. Des hommes s'en allaient, remplacés par d'autres, et l'Empereur, isolé, enfoncé dans son fauteuil, le regard bas, poursuivait son rêve sinistre ..

— Il n'y a plus de bois dans la plaine, et le feu va s'éteindre, dit le lieutenant.

— Pas avec ça ! cria le dragon.

Il montrait deux hommes, deux voltigeurs, qui, les bras chargés de caisses, précédaient un vaste chariot.

— On va y en faire une flambée ! dit le premier.

L'autre enfonça les caisses, à coups de talon et se relevant, les bras pleins d'écharpes, il les jeta sur le brasier mourant. Au bout d'une minute, les flammes montèrent.

— Un feu d'Empereur, dit Champeaux.

D'autres arrivaient, conduisant eux-mêmes les mulets, et ce fut le tour des mantilles. Rouges, bleues, noires, si fines qu'on les eût prises pour des miettes de nues, elles n'avaient pas le temps de tomber à terre ; un souffle d'or les relevait, les relançait en l'air au delà du cercle, en pluie de petites flammes. A ce moment, une folie empoigna les hommes, et tous bondirent aux chariots !

Là était leur trésor, tout ce qu'ils emportaient en France du pillage de Burgos. L'Empereur, qui détestait la maraude, semblait ne pas les voir. Ses mains, doucement, s'étaient appuyées aux genoux, son menton posait sur sa poitrine.

— Il dort... dit un homme.

Et, faisant le tour du cercle, l'âme des soldats chuchota :

— Il dort... Il dort..

Un cuirassier jeta sa caisse ; elle était ouverte, pleine d'éventails. Ce bruit fit remuer l'Empereur.

— Tu vas le réveiller..., s'étrangla Champeaux.

D'un coup de poignet, il écarta le cuirassier, enfonça ses mains, et jeta sa brassée au vent dans un rire !

Il y avait trois caisses pareilles ; on les vida et, lancés de tous côtés, s'éployant en l'air comme des papillons, les éventails tournèrent aux flammes. On les voyait surgir de l'ombre, luire tout à coup, avec leurs taureaux de piazza peint sur l'aile, et un joli mot dorait la nervure de leurs pattes : *recuerdo*, souvenir... Eventails de manolas, bijoux de la paresse d'Espagne, par milliers s'élançant des

bras levés, comme un essaim, ils pirouettaient, voletaient, fusaient en gerbes de pourpre, tandis que, plus pesants, détachés, en feu, leurs bois ciselés, leurs ivoires s'amoncelaient sur les braises, comme de petits squelettes. On en brûla une fortune. L'Empereur dormait toujours...

Maintenant; quinze mille hommes l'entouraient; d'abord, la Garde, au premier rang, et au delà du cercle de lumière, une immense foule, en rond, turbulente et enthousiasmée, dont les yeux flambaient...

— Voilà de la toile ! cria quelqu'un.

Et on vit un groupe d'artilleurs.

Alors apparurent au bout des poings de grands tableaux terribles, de sanglantes images où des bourreaux flagellaient un homme pâle, et où de pures femmes s'enlevaient dans un air bleu, parmi des anges.

— Arrêtez !

Un colonel s'approcha, voulant empêcher le meurtre, mais au geste que firent les hommes, il recula, s'appuyant d'une main sur son sabre, et se contenta de dire à un officier, derrière lui :

— Celui-là, Montels, un Ribeira, voyez !

Et au fur et à mesure que les millions roulaient aux flammes, il énumérait :

— Voilà Murillo... Velasquez... Goya...

Le sommeil de l'Empereur n'avait pas frémi. Au loin, les régiments s'agitaient. " Le Tondu a quitté sa tente, il a voulu passer une nuit avec sa Garde ! " Une houle d'ombres en course emplissait la plaine, frappait d'échos la montagne, et, peu à peu, les chevaux



L'Empereur dormait toujours...

hennirent, les roues ronflèrent ! De grands hommes, à coups de haches, firent sauter les serrures des coffres ; on s'écarta, et pour chauffer l'Empereur, toutes ces richesses barbares s'en allèrent magnifiquement au brasier, les tentures de soie qui, enflammées, brûlaient comme des voiles d'or, les ceintures pourpres qu'on eût prises pour des serpents ailés, des flots et des flots de dentelles où, par le travers des mailles fuyaient des pointes de feu, d'exquis tabourets aux trois pieds de nacre, — folie ! folie ! des miroirs encore où tant de femmes s'étaient parées, des guitares, des guzlas maures, des tambourins aux grelots d'argent, des castagnettes de bois précieux et jusqu'à des poignards dont les lames larges, filant dans le feu, luisaient comme des langues d'aspic. Un dragon, même, y jeta des parfums...

L'Empereur dormait toujours... Les caisses, bientôt, furent tout à fait vides. Il était minuit.

Alors, au bout d'un quart d'heure, le feu, que ces dépouilles avaient ranimé, coucha ses plus hautes flammes. Elles semblèrent s'abîmer, s'enfoncer dans le sol. Le brasier, d'un rouge clair, apparut, et le froid de la nuit, chassé au loin, revint au bivouac, se glissa de groupe en groupe, gela les voix :

— Nous n'avons plus rien, dit quelqu'un.

Une stupéfaction tomba sur les hommes, et on entendit l'Empereur chuchoter de mystérieux mots, en rêve...

Il atteignait sans doute aux régions lointaines du sommeil, ses poings pétrifiés semblaient de pierre.

Décidée à demeurer là jusqu'au matin, d'un seul mouvement la Garde s'accroupit, enveloppée de manteaux.

Au delà, hussards, dragons, cuirassiers l'imitèrent, et mélancoliques, ces trente mille soldats entourèrent l'Empereur de silence.

Il dormait toujours, assis dans son fauteuil, avec son chapeau dont le foyer découpait les cornes. Ceux du premier rang, toute la vieille Garde, pouvaient l'entendre respirer...

— Le maigriot... murmura une voix, son fauteuil en tiendrait bien quatre.

— Va chercher les trois autres, si t'en connais.

— Ses mains... regardez-moi ça, c'est-il petit..

— Et ces bottes ! On dirait un pied d'Égyptienne.

— Tiens, écoute... le v'là qui cause...

L'Empereur, en effet, parlait en songe, et de grands mots lui semblaient des lèvres, coulaient de sa poitrine au brasier :

— L'Angleterre... l'Orient... nations... mon épée... tout le globe... une France...

— Qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il dit ? firent les voix.

Et la plaine s'émut. Des ombres se dressèrent çà et là ; on voulait savoir...

— Le feu va mourir, gronda Champeaux.

Mais lancé de mains en mains, au-dessus des têtes, un ballot

courait vers la Garde. Quelques vieux le défoncèrent. C'était le dernier trésor, des instruments de musique.

— Jette-les, Ripart.

Ripart les jeta ; aussitôt, ils ranimèrent le feu mort. Une nuit d'étoiles enveloppait la plaine, et pendant que les nerfs des mandolines, *ping ! ping ! ping !* tranchés au feu, éclataient en frêles sanglots, — sans un regret pour leur fortune fondue, assis, entourant l'Empereur d'une broussaille de moustaches, les soldats de la Garde se montraient de loin le fauteuil, le petit fantôme assoupi dont la croix luisait encore aux tisons, et, s'émerveillant de le voir si faible, riaient, pleuraient, chuchotaient entre eux, se faisaient des signes, un doigt aux lèvres... comme des vieillards qui regarderaient dormir leur enfant.

GEORGES D'ESPARBÈS.

LA POUPÉE DE COSETTE

Les Thénardier tiennent une auberge de campagne aux environs de Paris. Outre leurs deux petites filles, Eponine et Azelma, il y a chez eux une troisième enfant, Cosette, qu'ils ont prise en pension et qu'ils traitent avec une extrême dureté, la mère de Cosette étant morte et la pension ayant cessé d'être payée. Au moment où se passe la scène qui va suivre, un voyageur, Jean Valjean, le principal personnage du roman des *Misérables*, est en train de souper dans l'auberge des Thénardier.

Comme les oiseaux font un nid avec tout, les enfants font une poupée avec n'importe quoi. Pendant qu'Eponine et Azelma emmaillotaient le chat, Cosette, de son côté, avait emmailloté le sabre. Cela fait, elle l'avait couché sur son bras, et elle chantait doucement pour l'endormir...

Tout d'un coup, Cosette s'interrompt. Elle venait de se retourner et d'apercevoir la poupée des petites Thénardier, qu'elles avaient quittée pour le chat et laissée à quelques pas de la table de cuisine.

Alors elle laissa tomber le sabre emmailloté qui ne lui suffisait qu'à demi, puis elle promena lentement ses yeux autour de la salle. La Thénardier parlait bas à son mari et comptait de la monnaie. Eponine et Azelma jouaient avec le chat, les voyageurs mangeaient ou buvaient, ou chantaient, aucun regard n'était fixé sur elle. Elle n'avait pas un moment à perdre. Elle sortit de dessous la table en rampant sur les genoux et sur les mains, s'assura encore une fois qu'on ne la guettait pas, puis se glissa vivement jusqu'à la poupée

et la saisit. Un instant après, elle était à sa place, assise, immobile, tournée seulement de manière à faire de l'ombre sur la poupée qu'elle tenait dans ses bras. Ce bonheur de jouer avec une poupée était tellement rare pour elle qu'il avait toute la violence d'une volupté.

Personne ne l'avait vue, excepté le voyageur qui mangeait lentement son maigre souper.

Cette joie dura près d'un quart d'heure.

Mais quelque précaution que prit Cosette, elle ne s'apercevait pas qu'un des pieds de la poupée *passait* et que le feu de la cheminée l'éclairait très vivement. Ce pied rose et lumineux qui sortait de l'ombre frappa subitement le regard d'Azelma, qui dit à Eponine :
"Tiens ! ma sœur !"

Les deux petites filles s'arrêtèrent stupéfaites, Cosette avait osé prendre la poupée !

Eponine se leva, et, sans lâcher le chat, alla vers sa mère et se mit à la tirer par la jupe.

"Mais laisse-moi donc ! dit la mère. Qu'est-ce que tu me veux ?
—Mère, dit l'enfant, regarde donc !"

Et elle désignait du doigt Cosette.

Cosette, elle, toute entière aux extases de la possession, ne voyait et n'entendait plus rien.

Le visage de la Thénardier prit cette expression terrible qui a fait nommer ces sortes de femmes : mégères.

Cette fois, l'orgueil blessé exaspérait encore sa colère. Cosette avait franchi tous les intervalles, Cosette avait attenté à la poupée de "ces demoiselles." Une tsarine qui verrait un moujik essayer le grand cordon bleu de son impérial fils n'aurait pas une autre figure.

Elle cria d'une voix que l'indignation enrouait :

"Cosette !"

Cosette tressaillit comme si la terre eût tremblé sous elle. Elle se retourna.

"Cosette !" répéta la Thénardier.

Cosette prit la poupée et la posa doucement à terre avec une sorte de vénération mêlée de désespoir. Alors, sans la quitter des yeux, elle joignit les mains, et, ce qui est effrayant à dire dans un enfant de cet âge, elle les tordit ; puis, ce que n'avait pu lui arracher aucune des émotions de la journée, ni la course dans le bois, ni la pesanteur du seau d'eau, ni la perte de l'argent, ni la vue du martinet, ni même la sombre parole qu'elle avait entendu dire à la Thénardier, — elle pleura. Elle éclata en sanglots.

Cependant le voyageur s'était levé.

"Qu'est-ce donc ? dit-il à la Thénardier.

—Vous ne voyez pas ? dit la Thénardier en montrant du doigt le corps du délit qui gisait aux pieds de Cosette.

—Eh bien, quoi ? reprit l'homme.

—Cette gueuse, répondit la Thénardier, s'est permis de toucher à la poupée de mes enfants !

—Tout ce bruit pour cela ! dit l'homme. Eh bien, quand elle jouerait avec cette poupée ?

—Elle y a touché avec ses mains sales, poursuivit la Thénardier ; avec ses affreuses mains !

Ici Cosette redoubla ses sanglots.

“Te tairas-tu !” cria la Thénardier.

L'homme alla droit à la porte de la rue, l'ouvrit et sortit.

Dès qu'il fut sorti, la Thénardier profita de son absence pour allonger sous la table à Cosette un grand coup de pied qui fit jeter à l'enfant les hauts cris.

La porte se rouvrit, l'homme reparut, il portait dans ses deux mains la poupée fabuleuse dont nous avons parlé et que tous les marmots du village contemplaient depuis le matin, et il la posa debout devant Cosette en disant :

“Tiens, c'est pour toi...”

Cosette leva les yeux, elle avait vu venir l'homme à elle avec cette poupée comme elle eût vu venir le soleil, elle entendit ces paroles inouïes : *C'est pour toi*. Elle le regarda, elle regarda la poupée, puis elle recula lentement, et s'alla cacher au fond sous la table dans le coin du mur.

Elle ne pleurait plus, elle ne criait plus, elle avait l'air de ne plus respirer...

Pourtant l'attraction l'emporta. Elle finit par s'approcher et murmura timidement en se tournant vers la Thénardier :

“Est-ce que je peux, madame ?”

Aucune expression ne saurait rendre cet air à la fois désespéré, épouvanté et ravi.

“Pardi ! fit la Thénardier, c'est à toi, puisque monsieur te la donne.

—Vrai, monsieur ? reprit Cosette, est-ce que c'est vrai ? c'est à moi, la dame ?”

L'étranger paraissait avoir les yeux pleins de larmes... Il fit un signe de tête à Cosette et mit la main de la “dame” dans sa petite main...

“Je l'appellerai Catherine,” dit elle...

Cosette posa Catherine sur une chaise, puis elle s'assit à terre devant elle, et demeura immobile sans dire un mot, dans l'attitude de la contemplation.

“Joue donc, Cosette, dit l'étranger.

—Oh ! je joue,” répondit l'enfant.

VICTOR HUGO.

LA ROBE

(RÉCIT.)



DANS l'étroite mansarde où glisse un
[jour douteux,
La femme et le mari se querellaient
tous deux.

Il avait, le matin, dormi, cuvant l'ivresse,
Et s'éveillait, brutal, mécontent, sans

[caresse,
Le regard terne encore, et le geste

[alourdi,
Quand l'honnête ouvrier se repose, à

[midi.
Il avait faim : sa femme avait oublié

[l'heure,
Tout n'était que désordre aussi dans sa demeure.

Car le coupable, usant d'un stupide détour,
S'empresse d'accuser pour s'absoudre à son tour !

— "Qu'as-tu fait ? d'où viens-tu ? réponds-moi !... je soupçonne
Une femme qui sort et toujours m'abandonne.

— J'ai cherché du travail ; car, tandis que tu bois,
Il faut du pain pour vivre, et, s'il gèle, du bois !

— Je fais ce que je veux.

— Donc, je ferai de même.

— J'aime ce qui plaît !

— Moi, j'aimerai qui m'aime !

— Misérable !..."

Et soudain, des injures, des cris,

Tout ce que la misère inspire aux cœurs aigris ;

Avec des mots affreux, mille blessures vives ;

Les regrets du passé, les mornes perspectives,

Et l'amer souvenir d'un grand bonheur détruit.

Mais l'homme, tout à coup :

— "A quoi bon tout ce bruit ?

J'en suis las, tous les jours c'est dispute nouvelle,

Et c'est par trop souvent me rompre la cervelle !

Beau ménage, vraiment, que le nôtre après tout !

Je prends à vivre ainsi l'existence en dégoût.

Rien ne m'attire plus dans cette chambre sombre

Où la chance est mauvaise, où des malheurs sans nombre

M'ont accablé !"

La femme aussitôt :

— "Je t'entends.

Eh bien ! séparons-nous ! d'ailleurs voilà longtemps
Que nous nous menaçons.

—C'est juste.

—En conscience,

J'ai trop retardé !

—J'eus trop de patience !

Une vie impossible !

—Un martyr !

—Un enfer !

—Va-t-en donc ! dit la femme, ayant assez souffert.

Garde ta liberté ; moi, je reprends la mienne.

C'est assez travailler pour toi. Quoi qu'il advienne,
J'ai mes doigts, j'ai mes yeux : je saurai me nourrir.

Va boire ! tes amis t'attendent : va courir

Au cabaret ! le soir, dors où le vin te porte !

Je ne t'ouvrirai plus, ivrogne, cette porte.

—Soit. Mais supposes-tu que je vais te laisser

Les meubles, les effets, le linge, et renoncer

A ce qui me revient dans le peu qui nous reste,

Emportant, comme un gueux, ma casquette et ma veste ?

De tout ce que je vois il me faut la moitié.

Partageons. C'est mon bien !

—Ton bien ? Quelle pitié !

Qui de nous pour l'avoir montra plus de courage ?

O pauvre mobilier ! que j'ai cru mon ouvrage !

N'importe ! Je consens encore à partager,

Je ne veux rien de toi qui m'es un étranger."

Et les voilà, prenant les meubles, la vaisselle,

Examinant, pesant ; sur leur front l'eau ruisselle ;

La fièvre du départ a saisi le mari ;

Muet, impatient, et sans rien d'attendri,

Ouvrant chaque tiroir, bousculant chaque siège,

Il presse ce travail impie et sacrilège.

Tout est bouleversé dans le triste taudis,

Dont leur amour peut-être eût fait un paradis !

Confusion sans nom, spectacle lamentable !

Partout, sur le plancher, sur le lit, sur la table,

Pêle-mêle, chacun, d'un rapide regard,

Entasse les objets et se choisit sa part.

" Prends ceci ; moi, cela.

—Toi, ce verre ; moi, l'autre.

—Ces flambeaux, partageons !

—Ces draps, chacun le nôtre !"

Et tous deux consumaient en s'arrachant leur bien,

Ce divorce du peuple où la loi n'est pour rien.

Le partage tirait à sa fin ; la journée,

Froide et grise, attristait cette tâche obstinée ;

Quand soudain l'ouvrier, dans le fond d'un placard,
 Sur une planche haute, aperçoit à l'écart
 Un vieux paquet noué qu'il ouvre et qu'il déplie :
 " Qu'est-ce cela ? dit-il. Du linge qu'on oublie ?
 Voyons ! Des vêtements ?... Une robe ?... Un bonnet ?..."
 Leur regard se rencontre, et chacun reconnaît,
 Intactes et dormant sous l'oubli des années,
 D'une enfant qui n'est plus les reliques fanées.
 Ils s'arrêtent tous deux, interdits et sans voix,
 Leur cœur est traversé d'un éclair d'autrefois ;
 Leur fille, en un instant, revit là, toute entière,
 Dans sa première robe, hélas ! et sa dernière !
 " C'est à moi, c'est mon bien ! dit l'homme en la pressant.
 — Non ; tu ne l'auras pas, dit-elle, pâlisant ;
 Non, c'est moi qui l'ai faite, et moi qui l'ai brodée...
 — Je la veux.

— Non, jamais ! pour moi je l'ai gardée ;
 Et tu peux prendre tout, laisse-moi seulement,
 Pour l'embrasser toujours, ce petit vêtement.
 O cher amour ! Pourquoi Dieu l'a-t-il rappelée ?
 Depuis trois ans tantôt qu'elle s'en est allée,
 Si bonne et si gentille !... Ah ! depuis son départ,
 Tout a changé pour moi ! maintenant c'est trop tard !"
 Et d'un pas chancelant, elle prit en silence
 Les objets, qu'il lâcha sans faire résistance.
 Elle arrêta longtemps sur ces restes sacrés,
 Immobile et rêvant, ses yeux désespérés,
 Embrassa lentement l'étroite robe blanche,
 Le petit tablier, le bonnet du dimanche ;
 Puis, dans les mêmes plis, comme ils étaient d'abord,
 Sombre, elle enveloppa les vêtements de mort,
 En murmurant tout bas :

" Non ! non ! c'est trop d'injure,

Tu te montres trop tard !

— Trop tard ? en es-tu sûre ?

Dit l'homme en éclatant ; et puisque notre enfant
 Vient nous parler encore, et qu'elle nous défend
 De partager la robe où nous l'avons connue,
 Et que pour nous gronder son âme est revenue,
 Veux tu me pardonner ? Je ne veux plus partir !"
 Il s'assit. De ses yeux coulait le repentir.
 Elle courut à lui :

" Tu pleures ?... ta main tremble ?..."

Et tous deux sanglotant, dirent :

" Restons ensemble."

EUGÈNE MANUEL.



YAN ⁽¹⁾

V

(Suite)

IL doit être malade, songeait Yan.

Il l'obligea prudemment à s'aliter. Il lui conseilla des sirops, des pilules, d'autres médications choisies ; si bien qu'Emile tomba malade pour de bon.

Mais il guérit en apprenant que le député allait partir.

—Enfin ! quelle délivrance !

Oui ; mais voilà que la demoiselle restait au château, avec une vieille tante !

—Quel ennui ! se dit Emile.

Néanmoins, il revint dans la forêt. Il lui fallait une explication, coûte que coûte.

Un soir, il la trouva, la fille du député. Elle se promenait toute seule, avec un petit chien noir. Elle était vêtue de rouge. Oh !

Mais Emile passait pour un garçon courageux. Il ne se sauva pas.

—Bonjour, monsieur !

Elle avait une voix extraordinairement désagréable, qui faisait mal aux oreilles comme une projection de verre pilé. Et quel accent burlesque :

—Zou, m'sieu !

C'est tout ce qu'on entendait.

Lui salua carrément, en appuyant sur les syllabes, à la gasconne :

—Bong-jour, Ma-deu-moi-sel-leu !

Elle éclata presque de rire. De sorte qu'Emile eut envie de l'injurier.

Il se retint :

—Vous devriez savoir, ma-deu-moi-sel-leu.... aggrava-t-il en se retournant, que, malgré.... malgré....

Il s'arrêta pour respirer. La salive encombra sa gorge.

Et, furieusement, il dit, en baissant les yeux :

—Mademoiselle, j'ai un gant à vous, depuis longtemps, un gant que je voulais vous rendre.... Le voici.... le voi.... le....

Il fouilla dans toutes ses poches ; il ne le trouva pas.

Et il prit la fuite alors, vite en fermant les yeux, de peur de voir tous les arbres, tous les vieux arbres de la forêt, se tordre de rire sur son passage.

(1) Voir les Nos du 15 janvier et 1^{er} février 1898.

—Tiens, c'est bizarre ! se dit-il, le soir, en se déshabillant. Voilà donc où il était !

Il le trouvait sous son gilet, le gant maudit ; sous son gilet, tout près du cœur.

Les jours suivants, il prit bravement son fusil, Emile ; et il osa chasser dans la forêt. Il espérait se voir maltraiter par les valets, ce qui lui donnerait l'occasion de dire son fait à la maîtresse.

Mais Mlle Florence, — car il la rencontra souvent, presque toujours au même endroit et à la même heure, — n'eut pour lui aucune parole désagréable. C'était énervant.

Elle ne semblait plus aussi laide. A la longue, on s'y habitua. Mais elle paraissait toujours aussi insupportable ; ses yeux faisaient mal réellement à la

figure des gens qu'elle regardait.

Ils se saluaient à chaque rencontre.

—Zou, m'sieu ! disait-elle.

—Bonjour, mad'moisel ! répondait-il.

Car Emile surveillait son accent à cette heure. Il soignait ses syllabes muettes et ses nasales. De même, malgré Yan stupéfait, il se coiffait d'un chapeau, délaissait sa "chamarre" et parlait le français à ses chiens ahuris.

—Mais, malheureux ! s'exclamait le vieil aieul, tu fais de véritables concessions !

—Pour mieux arriver à mes fins, papa !



“ Mademoiselle, j'ai un gant à vous.... ”

Les jeunes gens se voyaient tous les jours, peu ou prou.

—Ah ! aujourd'hui, je lui ai fait joliment sentir ma fureur, pensait Emile en se couchant. Je l'ai regardée avec des yeux !...

Parfois, quand il pleuvait trop, elle ne venait pas dans la forêt. Alors Emile était triste.

—Je serai plus terrible demain, décidait-il.

Et le lendemain, en effet, il mettait une fureur double dans ses regards, un courroux supplémentaire dans sa prononciation :

—Vous allais bieng, ojourd'hui ?

Elle sentait toute l'hostilité de cet accent. La preuve, c'est qu'elle n'en riait plus.

Puis il lui jouait toutes sortes de tours.

Une fois, cherchant des fleurs dans la forêt, elle avait cueilli, sur les conseils d'Emile, une plante épineuse, très odorante, qui lui avait déchiré ses dentelles.

—Mais vous n'vous êt' pas fait mal, mad'moisel' ?

—Oh ! non, monsieur !

Ensuite, il lui faisait des peurs bleues avec ses chiens qui la caressaient trop. Ou bien, hypocritement, il lui disait de prendre telle direction dans la forêt ; elle y trouverait des mûres. Et il n'y avait en réalité que des orties ! Elle sentait parfaitement qu'Emile avait le droit de se venger. Elle ne se fâchait pas. Même, dans son visage, elle atténuait, semblait-il, la férocité de ses regards violets.

—Oui, oui, tu espères me désarmer ! se disait Emile. Si tu crois !...

Quelquefois, elle venait avec sa tante. Sans doute, ces jours-là, elle redoutait l'explication si terrible.

Mais Emile, malin, ne lui adressait même pas la parole.

Un matin, elle lui dit, —et sa voix était un peu voilée :

—Vous savez, que nous allons bientôt quitter Salignacq ?

—Ah ! par exemple !

—Oui, je dois rentrer à Paris, pour rejoindre papa. Je partirai probablement le 15 avril.

Emile sentit une commotion dans sa poitrine.

—Elle va s'en aller sans que j'aie réalisé ma vengeance ?... Ah ! mais non !

Mille projets lui traversèrent le cerveau. Oui, il creuserait des fondrières dans le chemin de la forêt ; ou il coucherait des arbres en travers, des arbres dans lesquels s'empêtreraient les chevaux et la voiture. Et elle manquerait le train ! Et ce serait bien fait !

—Diou biban !... elle s'en irait comme ça ?

D'abord il ne daigna plus lui parler, quand il la rencontra. Ça lui apprendrait ! Et justement elle venait toujours seule depuis quelques jours.

Mais Emile passait, fier. Et elle ne vint plus.

—Elle va m'échapper ! pensa le petit-fils de Yan.

Il maigrit. Cette vengeance était sa seule préoccupation. Dans ses rêves, il faisait sauter le château de la Taulade avec de la dynamite. Et il voyait Mlle Florence éclater en tout menus morceaux. Ce bon cauchemar le faisait crier de joie.

Le 15 avril approchait. La campagne était en enchantement ; les arbres fleurissaient, les prés se piquaient de camomilles ; les oiseaux amoureux chantaient des madrigaux au soleil. Emile ne pensait qu'au départ de Mlle Brion ; il comptait les jours sur son almanach, les jours et les heures.

— Enfin, se disait-il, en roulant des yeux éperdus, dans 12,735 minutes j'en serai débarrassé !

Et il pleurait.

— Oui, mais auparavant, je jure que . . .

Un mercredi, le petit-fils de Yan murmura :

— Je la tiens ma vengeance !

Mlle Florence devait partir le surlendemain.

— Je la tiens ! Et une vengeance éclatante !

Voici : ce mercredi, Mlle Florence était allée au marché de Peyrehorade, petite ville voisine. Elle y était allée à cheval. Un domestique l'accompagnait.

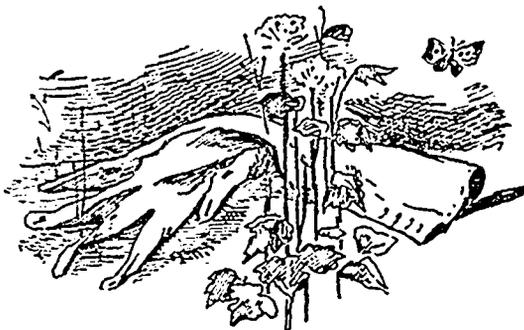
Elle rentrerait tard, certainement, à cause des nombreux achats projetés. Alors, c'était très simple. Le soir, quand la jeune fille et son domestique arriveraient à Salignacq, Poutoun, le valet de ferme du Dignaou, les attendrait dans la forêt et retiendrait, sous un prétexte quelconque, le compagnon de Mlle Florence, afin que celle-ci revînt seule au château.

Or, à une branche d'arbre, à une branche haute et noueuse, sur le chemin que la jeune fille devait suivre, Emile attacherait l'épouvantail classique : une citrouille vide percée de trois trous : deux représentant les yeux, un représentant la bouche. Il mettrait une chandelle allumée là dedans.

Et certainement, la demoiselle du député aurait une de ces frayeurs ! Ce qu'elle allait crier, bon Dieu ! Elle prendrait ça pour la tête du Diable !

Bien souvent Emile avait terrifié de cette manière les paysannes attardées. La " tête du Diable " produisait toujours un effet extraordinaire. On citait une couturière de Belus qui en était devenue folle.

Vibrant de joie, Emile prépara la citrouille infernale.



VI



— QU'EST-CE que tu fais-là, petit ? demanda Yan.

— Une tête de Diable, parrain.

— Pour qui ?

— Pour la fille du député.

Il lui soumit son plan.

Yan l'approuva.

— Très bien ! très bien ! Idée excellente. Prépare ta citrouille, petit ! Et fais-la grimacer pour que la marionnette s'évanouisse.

Il lui donna des indications précieuses.

— Enorme, la bouche ; énorme et ronde. Les yeux de travers, comme ça. Vois un peu : Satan en personne !

C'était une citrouille jaune, la plus grosse qu'on eut récoltée sur les champs du Bignaou. Ce serait fantastique.

Le soir vint.

Pourvu que Mlle Florence ne rentre pas avant la nuit !

Non. Tout alla bien. Et la lune se levait très tard. Toutes les chances !

— Ah ! elle se souviendra de moi, celle-là, je le jure ! s'exclamait Emile.

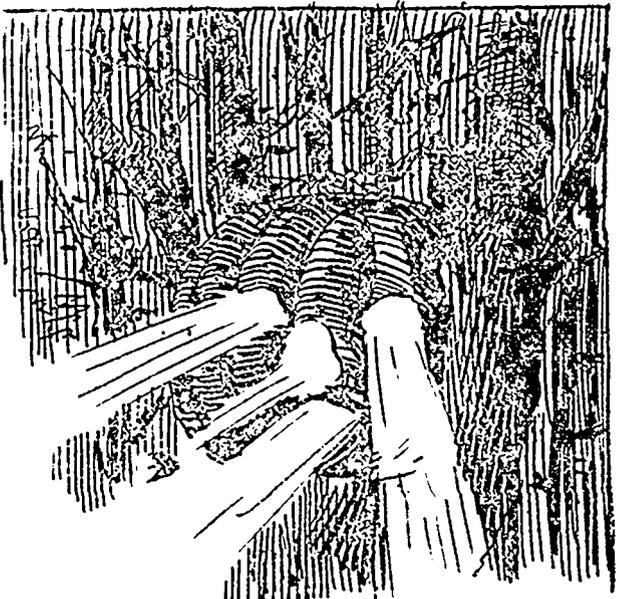
Et il passa ses plus beaux vêtements, ceux qui avaient été achetés dans un magasin de confections, et qui étaient bien étriqués, bien ridicules, à l'instar de Paris. Il prit son chapeau pareillement, et sa montre, et ses souliers. Et il imprima à ses délicates moustaches cette tournure chevaleresque qu'il avait remarquée dans un portrait de grand voleur. Il voulut être beau pour aller à la vengeance, comme pour aller à la fête patronale de Salignacq !

Et il fit une ovation enthousiaste à la première étoile qui parut.

— Va, Poutoun ! va ! dit-il au valet de ferme.

Poutoun alla se poster à l'entrée de la forêt, pour attendre Bernard, le domestique de M. Brion, qui avait accompagné Florence à la ville.

— Tu lui diras qu'il y a le feu à sa maison de Lestanquet, Poutoun ! Tu jureras que c'est vrai ; tu lèveras le bras au ciel afin qu'il te croie ; et il abandonnera la demoiselle pour partir au triple galop.



L'effet était prodigieux.

Emile haletait.

Toute sa chair frémissait d'impatience.

Il se dirigea vers la forêt.

Le soir était doux. Le ciel semblait un grand dais de satin mauve ; et l'air était suave aux poumons, comme une liqueur

Il marcha vite, avec sa courge diabolique au bout du bras. Tous les arbres lui murmuraient des phrases douces au passage. Volontiers, il eût embrassé leurs troncs et pleuré d'attendrissement.

Et le voici, le chemin, l'étréot chemin sinueux de la forêt. C'est par là que passera Mlle Florence ! Par là ; elle foulera cette poussière !

Il haletait. Il éprouvait des sensations inconnues, des désirs nouveaux ; un autre homme semblait naître en lui. Ses poings se contractaient, ses jambes avaient des picotements insolites, comme si la sève, qui courait alors sous l'écorce des arbres, s'était trompée une heure et montait aussi le long de son corps.

Oh ! fleurir comme l'un de ces pruniers sauvages de la forêt !

Emile monta son épouvantail ; il installa sa citrouille creuse sur une branche de chêne, au beau milieu du chemin, à deux mètres cinquante environ au-dessus du sol. Il alluma la chandelle. L'effet était prodigieux. Le curé de Salignacq lui-même, se trouvant nez à nez avec cette tête-là, à dix heures du soir, en pleine forêt, se serait dissous de frayeur dans sa soutane.

Emile alla se cacher derrière un arbre.

La nuit était complète. Les grillons chantaient leurs longs cantiques extasiés et, dans le ciel resplendissant, les étoiles qui, chaque jour s'éloignent les unes des autres de plusieurs millions de lieues, apparaissaient fidèlement à leurs vieilles places, telles que les ont vues nos ancêtres, telles que les verront nos fils.

Emile regarda les étoiles avec de grands yeux lumineux. Ah ! leur appliquer à toutes un large baiser d'amour pour la béatitude qu'elles épanchaient ce soir en son être.

—D'un moment à l'autre, pensa-t-il, elle va passer !

Il tendit l'oreille. Rien au loin. A peine, de temps en temps, le roulement affaibli de quelque carriole revenant du marché.

Il retint son souffle. Un pas ! Le pas d'un cheval, grands dieux ! Non ! c'était son cœur qui faisait ce bruit-là dans sa poitrine.

Mais, tout à coup, il entendit, nettement, le pas d'un cheval.

Il allongea son cou à travers les feuilles.

Oui, le pas d'un cheval ! Mlle Florence devait arriver... Enfin !

Et des éclats de fanfares lui emplirent la tête.

Mlle Florence ! Elle toute seule !

La voilà donc l'heure si anxieusement attendue ! Va-t-il rire ! va-t-il être heureux, ô bonnes étoiles !

C'était bien elle.

Doucement, lentement, comme si elle avait pris plaisir à errer sous les arbres, elle approchait. Et Emile sentit sa poitrine se dilater,

de plus en plus. Oh ! toutes les chansons que le sang lui entonnait dans les oreilles !

Encore vingt pas, dix pas...

Brusquement, il frémit. La grande tête satanique surplombait, immobile, l'étroit chemin ; ses gros yeux flamboyants dardaient des lueurs rouges.

La jeune fille la verrait, tout à coup, quand elle serait parvenue à ce petit détour.

— Mon Dieu ! pensa-t-il, alarmé. Si Mlle Florence allait se faire mal !

Et obéissant à un sentiment inexplicable, soudain malgré lui, il sortit de sa cachette, et s'écria :

— N'ayez pas peur ! ce n'est rien, mademoiselle !

Mais il était trop tard.

— Ha ! fit la jeune fille.

Elle poussa une clameur sourde, en reculant sur sa selle. Et le cheval se cabrant d'effroi, elle tomba à la renverse ; elle tomba sur la route, les yeux tournés vers l'épouvantail.

Mais alors Emile se précipita vers elle. Il la ramassa ; il la prit dans ses bras nerveux.

— Mademoiselle Florence ! dit-il, en sentant toute sa haine s'en aller, mademoiselle Florence, oh ! pardon !



Il la prit dans ses bras nerveux.

Et il tomba humblement à genoux.

Mais la jeune fille ne comprit pas. Inerte, elle le regardait, sans une parole, en arrondissant toujours ses gros yeux terrifiés.

Le cheval s'était enfui à travers la forêt ; on entendait son galop décroissant dans les ténèbres lointaines.

Emile serrait encore la jeune fille dans ses bras, et d'une voix craintive, il murmurait :

— Vous n'avez pas de mal, n'est-ce pas ? Oh ! non ! Je ne veux pas ! je ne veux pas !... Ce ne sera rien !

Il tremblait ; ses lèvres avaient des frissons ; ses yeux avaient des éblouissements. Et dans sa tête, il sentait passer de grands vacarmes harmonieux, comme si tous les oiseaux du bois avaient chanté dans sa cervelle.

Il enleva la jeune fille dans ses bras robustes ; et, léger, vigoureux,

comme si une force inconnue l'avait soulevé de terre, il s'en alla par la forêt, en montrant aux arbres, aux buissons, aux étoiles, ce corps tiède et virginal qu'il sentait palpiter sur son cœur. Florence ouvrit les yeux et elle ne s'effraya pas. Elle se serra toute, instinctivement, contre la poitrine d'Emile. Et celui-ci défaillit alors. Il déposa la jeune fille sur le tronc d'un arbre abattu, mais, les prunelles radieuses, le crâne frissonnant comme si un être céleste l'avait saisi par les cheveux et le transportait, superbement, dans quelque planète nouvelle, il s'écria :

— Pardonnez-moi ! pardonnez-moi ! Je vous aime !

Elle entendit bien. Elle comprit bien, car deux larmes jaillirent dans ses grands yeux. Mais elle n'eut pas une parole. Sa poitrine seule haleta, de plus en plus vite, comme si son cœur emprisonné s'essayait à prendre un solennel essor. Et il n'y avait rien de bon comme ce silence, que semblaient écouter les arbres recueillis.

Ils restèrent ainsi, longtemps, muets, immobiles, ne se parlant que par leurs yeux, que par leurs souffles, que par le rayonnement splendide de leur bonheur, comme doivent se parler deux arbustes voisins qui fleurissent. Et leurs mains qui se tenaient avaient parfois un serrement convulsif, sous lequel leurs êtres semblaient se fondre.

On n'entendait rien. Où étaient-ils ? Dans quel coin de forêt, dans quelle heure du temps ? Ils ne savaient pas. Ils se sentaient partout, éternellement. Et la terre, le ciel, tout semblait faire partie de leur être, tout était rempli de leur amour.

La nuit devenait peut-être froide ; leurs corps l'ignoraient. La rosée mouillait leurs pieds sans doute ; ils ne s'en apercevaient pas. Leurs âmes planaient haut, à larges ailes.

De temps en temps, Emile rentrait, pour ainsi dire, dans son corps, et alors il essayait de prononcer quelque phrase banale, pour ne pas sembler ridicule. Mais Florence interrompait ses paroles d'un regard. Et ce regard disait :

“ Oh ! non ! Je comprends mieux comme cela. ”

Oh ! le bon regard, qu'Emile sentait pénétrer dans son âme, lumineux et doux comme un oiseau de paradis !

Florence était belle, belle à faire pleurer. Il ne l'avait jamais vue, avant cette heure éternelle. Son front blanc semblait suer d'aube ; son corps entier dégageait du bonheur ; et Emile en sentait de larges effluves passer sur lui. Il la devinait bien aimante, elle aussi, bien aimante et bien pure ; il sentait qu'elle ne s'était jamais abandonnée ainsi aux bras d'un jeune homme, et il bénissait le ciel qui venait de provoquer cette inoubliable rencontre, en cette nuit d'avril, au fond de cette forêt silencieuse... Oh ! les yeux de Florence, ces yeux violets—qu'autrefois, au temps où il blasphémait, il appelait des yeux d'évêque—qu'ils étaient caressants, qu'ils faisaient du bien à ceux qu'ils daignaient regarder ! Emile osait en rapprocher ses lèvres vibrantes, parfois, quand il s'oubliait. Mais le sentiment de son indignité lui revenait très vite. Et il se contentait de pleurer alors, de pleurer banalement de bonnes larmes tièdes, de

bonnes larmes joyeuses qui, dans la mousse où elles tombaient, devaient semer les fleurs des printemps futurs.

Ils ne se dirent rien de leurs anciennes querelles. En se regardant, ils comprenaient tout, ils s'expliquaient tout. Un serrement de main de Florence lui révélait bien plus de choses qu'un long discours. Et tous deux, inondés de béatitude, regardaient partir vers le ciel les troncs grandioses des arbres amis qui, avec leurs branches extasiées, semblaient appeler sur le front des amoureux la bénédiction paternelle des astres.



En se regardant, ils comprenaient tout.

hoqueter une source grave, comme si toute la forêt avait pleuré d'amour autour d'eux.

Le temps passa, passa sans qu'ils osassent remuer ; la lune monta comme un front rose parmi les cimes heureuses des bois ; ils ne bougeaient toujours point.

Emile avait pris une main de Florence, et, doucement la tenait appliquée sur sa joue. C'était délicieux. Et par ce chaste contact, tout le fluide de leurs êtres fusionnaient, en un large courant électrique qui emparadisait leurs corps. Toutes les attractions, toutes les joies de la planète passaient en eux ; ils s'aimaient dans le passé ; leurs chairs se souvenaient sans doute de s'être aimées autrefois, dans le limon primitif dont elles étaient sorties. Quand la

Parfois, Emile se secouait, comme s'il avait senti une autre âme que la sienne dans son corps.

— Voyons, songait-il, c'est bien moi, Emile, qui aime, qui suis aimé, qui suis heureux ?

Oui, c'était lui. Mais cette félicité là était si formidable qu'il avait besoin d'en douter, par intervalles, pour s'alléger le cœur.

Des insectes bourdonnaient près d'eux, les herbes bougeaient parfois à leurs pieds, froissés par la marche de quelque bonne bestiole invisible et amoureuse, dont ils ne s'effrayaient point. Et, pas bien loin de leur place, derrière un épais massif, où des lierres passionnés étreignaient des végétaux branlants, on entendait

lune déjà haute vint éclairer les choses autour d'eux, ils regardèrent les arbres et crurent ouvrir les yeux pour la première fois. Bons arbres ! Emile et Florence paraissaient comprendre leurs formes, ils semblaient s'émouvoir des choses dites par leurs feuilles, et d'anciennes souvenances leur indiquaient d'intimes parentés avec toutes leurs ramifications. Jamais ils n'avaient trouvé l'approche des bois si exquise, les ténèbres si veloutées. Tout avait l'air de s'attendrir autour d'eux, tout communiait avec eux, tout devait savoir qu'ils s'aimaient dans la nature ; et ils se figuraient volontiers que là-haut, dans les mondes épars sur leurs têtes, de grands vols d'âmes en pérégrination applaudissaient à leur amour.

Tout à coup Emile osa regarder le visage radieux de la jeune fille ; et leurs yeux s'envoyèrent réciproquement de telles projections de lumière, qu'ils crurent se voir à travers un soleil.

Alors, inconsciemment, leurs lèvres s'unirent.

En ce moment, un grand cri éclata dans la forêt, un large cri d'horreur poussé là, devant eux :

—Ha ! la sorcière ! disait quelqu'un.

C'était Yan, Yan qui, inquiet, était parti sur ses béquilles, à dix heures du soir, pour chercher son petit-fils.

Et il le trouvait dans les bras de Mlle Florence !

—La sorcière ! la sorcière !... Elle me l'a pris !

Devant ce spectacle inattendu, Yan resta un instant pétrifié. Puis, il allongea son bras vers la jeune fille, comme pour lui lancer l'anathème, et fit un grand signe de croix sous la lune.

VII

LE lendemain, le ciel fut pur. Emile se leva de bonne heure. Il n'avait pas essayé de dormir. Immobilé sur son lit, il avait pensé. C'était une volupté inexprimable. Autour de lui, il sentait du bonheur, du bonheur immensément, du bonheur à l'infini. Et c'était si doux qu'il en pleurait. Il se croyait vaguement emprisonné dans une tour d'émeraude, dans une tour aux murs chantants, la féerique tour du souvenir. Et so'ennel, il restait là dedans, sans oser bouger, de peur qu'un de ses gestes ne fit écrouler les murailles de rêve.

Cependant, au milieu de la nuit, il avait brusquement sauté à bas de sa couchette.

—C'est insupportable, ces cauchemars ! se disait-il à voix basse.

Et il avait allumé une bougie, très vite.

Alors il s'était assis sur une chaise, et longuement il avait pressé son front entre ses mains.

—Grand Dieu ! cria-t-il tout à coup, mais ce doit être vrai, cette aventure d'hier soir !

Oui, Emile en trouva les preuves. A son coude, cette meurtrissure : ne l'avait il pas reçue en butant contre un chêne, tandis qu'il emportait Florence dans ses bras? Et cette déchirure à son paletot? Mais il s'en rappelait encore l'histoire : une aubépine jalouse, qui l'avait griffé au passage ! C'est cela même : tout près du vieil arbre abattu sur lequel ils s'étaient assis. Oh ! les éblouissements de la mémoire !

Alors, avec délices, Emile avait agrandi la déchirure du paletot, ravivé la meurtrissure de son bras. Puis il s'était décidé à ne plus bouger jusqu'à l'aube.

Elle vint, très blanche. Il la vit monter à l'orient. Et aussitôt, il s'habilla, puis quitta la maison.

Il but l'air matinal à pleines bronches. Pour la première fois, peut-être, il écouta chanter les oiseaux.

Il remarqua un long nuage, aplati à l'horizon comme une couleuvre rose : la traînée de brouillard qui indiquait le Lü. Et à grands pas rythmés, il se dirigea vers la forêt bénie.

Il le trouva vite, le coin solitaire où Florence lui était apparue la veille.

C'était près du Bignaou, non loin d'un chemin. Il s'approcha pieusement de l'arbre abattu. Il avait envie de se découvrir devant. Il le toucha, il le flatta doucement avec sa main, comme il flattait les bons bœufs après une journée de labour. Et son cœur se fondit en tendresse.

Oui, le grand événement s'était accompli là. Il reconnut bien la chère silhouette d'un platane qui semblait le saluer. Il retrouva bien la trace de leurs pas dans les herbes. C'était donc irréfutablement vrai ! Oh ! chanter cela aux étoiles, aux nuages, aux fougères, aux grains de sable, à tout ! le chanter avec frénésie, jusqu'à la vieillesse, jusqu'à la mort !

Et alors, sans peur de la rosée, sans peur de paraître ridicule aux yeux des pinsons jaseurs, ni même aux yeux des personnes matinales qui pouvaient passer sur la route, il se rassit sur le vieux tronc de l'arbre, à la place même qu'il avait occupée la veille ; et il resta là une heure, si heureux, si terriblement heureux qu'il redoutait de songer à son bonheur.

Il s'étonnait un peu de ne pas trouver Florence à son côté. Pour l'éternité, ce paysage était indissolublement lié à elle, et il lui semblait qu'un peu de son être visible aurait dû rester là. Certes, il percevait sa pensée qui planait sur ces feuillages. Mais cela ne lui suffisait plus.

Il fut presque mécontent. Il s'en alla, après avoir adressé de muettes salutations aux végétaux. Il erra dans la forêt et retrouva la citrouille grotesque suspendue sur le chemin. Mais son cœur, délicieusement oppressé, avait grand mal dans sa poitrine.

JEAN RAMEAU.

(A suivre.)

MA FEMME VA AU BAL

MADAME.—Ah ! que c'est gentil d'arriver de bonne heure !
(*Regardant sa pendule.*) Six heures moins un quart. Mais comme tu as froid, mon pauvre ami, tes mains sont glacées ! viens t'asseoir près du feu. (*Elle met une bûche dans la cheminée.*) J'ai pensé à toi toute la journée. Obligé de sortir par un pareil temps, c'est cruel !—As-tu fait tes affaires ? Es-tu content ?

MONSIEUR.—Très content, chère petite. (*A part.*) Je n'ai jamais vu ma femme aussi aimable. (*Haut, prenant le soufflet.*) Très content, très content, et j'ai une faim !—Bébé a-t-il été gentil ?

MADAME.—Tu as faim ! tous les bonheurs à la fois. Bravo ! (*Appelant.*) Marie, prévenez à l'office que Monsieur veut dîner de bonne heure. Qu'on serve ce que vous savez, et un citron.

MONSIEUR.—Des mystères ?

MADAME.—Oui, monsieur, je vous ménage une petite surprise, et j'aime à croire que vous en serez ravi.

MONSIEUR.—Voyons ta surprise.

MADAME.—Oh ! c'est une vraie surprise.... Comme tu es curieux ! voilà déjà tes yeux qui brillent. Si je ne te disais rien pourtant !

MONSIEUR.—Eh bien ! tu me briserais le cœur.

MADAME.—Tiens, je ne veux pas t'impatienter. Tu auras ce soir à dîner des petites huîtres vertes et un.... perdreau. Suis-je gentille ?

MONSIEUR.—Des huîtres et un perdreau ! tu es un ange. (*Il l'embrasse.*) Un ange ! (*A part.*) Que diable a ma femme aujourd'hui ? (*Haut.*) Tu n'as pas eu de visites dans la journée ?



MADAME.—J'ai vu ce matin Ernestine qui n'a fait qu'entrer et sortir. Elle vient de mettre sa femme de chambre à la porte. Croirais-tu que l'on a rencontré cette fille avant hier soir, habillée en homme, et avec les vêtements de son maître encore ? C'est trop fort !

MONSIEUR.—Voilà ce que c'est que d'avoir des domestiques de confiance. Et n'as-tu vu qu'Ernestine ?

MADAME.—Mais oui, c'est bien assez... (*Avec une exclamation.*) Que je suis étourdie ! j'oubliais : j'ai eu la visite de Mme de Lyr.

MONSIEUR.—Que le bon Dieu la bénisse. Rit-elle toujours de travers pour cacher sa dent bleue ?

MADAME.—Tu es méchant. Elle t'aime pourtant beaucoup. Cette pauvre femme ! j'ai été vraiment touchée de sa visite. Elle venait me rappeler que son... tu vas te fâcher. (*Elle l'embrasse et s'assoit tout près de son mari.*)

MONSIEUR.—Je vais me fâcher, je vais me fâcher... je ne suis pas un Turc. Voyons, de quoi s'agit-il ?

MADAME.—Tu sais que nous avons des huitres et un perdreau. Tiens, allons dîner. Je ne veux pas te le dire, te voilà déjà de mauvaise humeur. D'ailleurs, je lui ai presque dit que nous n'irions pas.

MONSIEUR (*levant les bras au ciel.*)—Patatras ! je m'en doutais. Qu'elle aille au diable, elle et son thé. Mais, qu'est-ce que je lui ai donc fait, à cette femme-là ?

MADAME.—Elle croit te faire plaisir. C'est une charmante amie. Moi, je l'aime, parce qu'elle dit toujours du bien de toi. Si tu avais été caché dans ce cabinet pendant sa visite, tu n'aurais pas pu t'empêcher de rougir. (*Monsieur hausse les épaules.*) "Il est si aimable, votre mari, me disait-elle, si gai, si spirituel ! Tâchez de l'amener, c'est une bonne fortune que de l'avoir." J'ai répondu : "Certainement ;" mais en l'air, tu sais. Oh ! baste ! je n'y tiens pas du tout. On ne s'y amuse pas tant chez Mme de Lyr. Il y a dans les coins un tas de gens sérieux... Je sais bien que ce sont des personnages influents et qui peuvent être utiles, mais qu'est-ce que cela peut me faire à moi ? Viens dîner. Tu sais qu'il restait une bouteille de ce fameux pomard, je l'ai conservée pour arroser ton perdreau. Tu ne t'imagines pas combien j'ai de plaisir à te voir manger un perdreau. Tu dégustes cela avec tant d'onction... Tu es gourmand, mon petit mari. (*Elle lui prend le bras.*) Viens, mon ami, j'entends ton gamin de fils qui s'impatiente dans la salle à manger.

MONSIEUR (*l'air soucieux.*)—Hum !... et pour quand ?

MADAME.—Pour quand... quoi ?

MONSIEUR.—Le thé, parbleu.

MADAME.—Ah ! le bal, tu veux dire... je n'y pensais plus. Le bal de Mme de Lyr ? Pourquoi me demandes-tu cela, puisque nous n'irons pas ? Dépêchons-nous, le dîner refroidit... Pour ce soir.

MONSIEUR (*s'arrêtant court.*)—Comment, ce thé est un bal, et ce

bal est pour ce soir ! Mais, sapristi ! on ne vous lâche pas comme cela un bal à bout portant. On prévient d'avance.

MADAME.—Mais elle nous a envoyé une invitation il y a huit jours. Je ne sais ce qu'elle est devenue, cette carte. J'ai oublié de te la montrer, j'ai eu tort.

MONSIEUR.—Tu as oublié, tu as oublié...

MADAME. — En somme, tout est pour le mieux ; tu aurais été maussade toute la semaine. A table !

On se met à table. La nappe est blanche, les couteaux sont brillants, — les huîtres sont fraîches, le perdreau, cuit à point, exhale un parfum délicieux. — Madame est charmante et rit à tout propos. Monsieur se déride sensiblement et s'étale dans sa chaise.



* * *

MONSIEUR.—Il est bon, ce pomard. Tu n'en veux pas un peu, ma petite femme ?

MADAME. — Mais si, mais si, ta petite femme en veut. (*Elle pousse son verre d'un petit mouvement coquet.*)

MONSIEUR.—Tiens, tu as mis ta bague Louis XVI. Elle est charmante, cette bague.

MADAME (*montrant sa main.*)—Oui, mais regarde donc, il y a un petit bout qui se détache.

MONSIEUR.—Où cela ?

MADAME. — Tiens, là, parbleu, ça se voit bien !

MONSIEUR.—Cette petite perle qui.. que diable as-tu dans les cheveux, ma chère ? Tu sens horriblement bon. — Il faudra la donner au bijoutier. — Cette odeur est d'une finesse délicieuse... Ça te va pas mal, les boucles.

MADAME.—Tu trouves ? Je m'en doutais que tu aimerais ce parfum-là.

MONSIEUR.—Donne-moi encore un peu de perdreau. je te prie. (*La bouche pleine.*) Comme c'est gentil, ces pauvres petites bêtes, quand ça court dans les blés. Tu sais leur petit cri de rappel, quand le soleil se couche !... Avec un peu de sauce. Il y a des moments où il vous monte au cerveau des bouffées de poésie campagnarde.— Quand je pense qu'il y a des sauvages qui les mangent aux choux ! — Ah ça ! mais dis-moi donc (*il se verse à boire*), tu n'as pas de toilette préparée ?

MADAME (*avec un étonnement candide.*)—Quelle toilette, mon ami ?

MONSIEUR.—Eh bien, pour Mme de Lyr.

MADAME.—Pour le bal!—Quelle mémoire tu as!—Tu y penses donc toujours?—Mon Dieu non, je n'en ai pas... Ah! si, j'ai ma robe de tarlatane, tu sais? et puis, il faut si peu de chose à une femme pour fabriquer une toilette de bal!

MONSIEUR.—Et le coiffeur n'est pas prévenu?

MADAME.—C'est vrai, il n'est pas prévenu; d'ailleurs, je ne tiens pas à y aller, à ce bal. Nous allons nous installer au coin du feu, lire un peu et nous coucher de bonne heure... Tu m'y fais penser, je me souviens qu'en partant Mme de Lyr m'a dit: "Votre coiffeur est le mien, je le ferai prévenir."—Suis-je étourdie! je me souviens que je n'ai rien répondu. Mais ça n'est pas loin, je peux envoyer Marie lui dire de ne pas se déranger.

MONSIEUR.—Puisqu'il est prévenu, ce perruquier de malheur, laisse-le venir et allons nous... distraire un peu chez cette bonne madame de Lyr, mais à une condition, c'est que je trouve ai mes affaires préparées sur mon lit, avec mes gants, tu sais, mon habit, et tu me mettras ma cravate blanche.

MADAME.—Marché conclu. (*Elle l'embrasse.*) Tu es le meilleur des maris.—Je suis enchantée, mon bon chéri, parce que je vois que tu t'imposes un sacrifice pour me faire plaisir, car le bal en lui-même m'est aussi indifférent!... Je n'y tenais pas, là, sincèrement, je n'y tenais pas.

MONSIEUR.—Hum! Eh bien, je vais fumer un cigare pour ne pas vous gêner, et à dix heures je suis ici. Tes préparatifs seront terminés,—en cinq minutes je serai déguisé en noir des pieds à la tête. Adieu!

MADAME.—Au revoir.



Une fois dans la rue, monsieur allume son cigare et boutonne son paletot. Deux heures à perdre! Ça n'a l'air de rien quand on est occupé, mais quand on n'a rien à faire, c'est autre chose.—Le pavé est gras, la pluie commence à tomber;—heureusement le Palais-Royal n'est pas loin. Au bout du quatorzième tour de galerie, monsieur regarde à sa montre.—Dix heures moins cinq minutes, l'époux va être en retard, il se précipite et rentre au logis.

Dans la cour, la voiture est déjà attelée.

Dans la chambre à coucher, deux lampes sans abat jour répandent à torrent la lumière. Sur les meubles et le lit, des montagnes de mousseline et de rubans.—Les robes, les jupons, les jupes et les sous jupes, les dentelles, les écharpes, les fleurs, les bijoux s'entremêlent dans un chaos charmant.—Sur une table qui semble attendre, les pots de pommade, les bâtons de cosmétique, les épingles à cheveux, les peignes et les brosses sont rangés avec soin. Deux nattes artificielles s'étalent languissantes sur un amas noirâtre qui ne res-

semble pas mal à une forte poignée de crins. Résille et réseau d'or. — Peignes de blonde écaille ou d'éclatant corail, poufs en boutons de roses, branches de lilas blanc, bouquet de pâles violettes attendent le choix de l'artiste ou la fantaisie de la beauté. Et cependant, le dirai-je ? au milieu de ces luxueuses richesses, madame est échevelée, madame est inquiète, madame est furieuse.

MONSIEUR (*regardant sa montre.*) — Eh bien, ma chère, es-tu coiffée ?

MADAME (*avec impatience.*) — Il me demande si je suis coiffée ! Ne vois-tu pas que j'attends le coiffeur depuis une heure et demie, un siècle ? Ne vois-tu pas que je suis furieuse, car il ne viendra pas, le misérable !

MONSIEUR. — Le monstre !

MADAME. — Oui, le monstre. Je te conseille de plaisanter.

On sonne. La porte s'ouvre, et la femme de chambre s'écrie : " Madame, c'est lui "

MADAME. — C'est lui ?

MONSIEUR. — C'est lui.

L'artiste entre à pas précipités et salue en retroussant ses manches.

MADAME. — Mon cher Silvani, vous êtes insupportable.

SILVANI. — Désolé, désolé, mais impossible d'arriver plus tôt. Je coiffe depuis trois heures de l'après-midi. Je quitte la duchesse de W... , qui va ce soir au ministère. Elle m'a fait reconduire dans son coupé. Lisette, donnez-moi les peignes de madame et mettez s fers au feu.

MADAME. — Mais, mon cher Silvani, ma femme de chambre ne s'appelle pas Lisette.

SILVANI. — Madame comprendra que s'il me fallait retenir le nom de toutes les femmes de chambre qui m'assistent, il me faudrait six clercs au lieu de quatre. Lisette est un joli nom, qui s'applique à toutes ces demoiselles. Lisette, montrez-moi la toilette de madame. — Bon. — Est-ce officiel, ce bal ?

MADAME. — Coiffez-moi toujours, Silvani.

SILVANI. — Il m'est impossible de coiffer madame sans savoir dans quel milieu ira sa coiffure. (*Au mari, assis dans un coin.*) Je prierais monsieur de vouloir bien se mettre ailleurs, je tiens à pouvoir me reculer pour mieux juger de l'effet.

MONSIEUR. — Comment donc, monsieur Silvani, trop heureux de vous être agréable. (*Il va s'asseoir sur une chaise.*)

MADAME (*avec précipitation.*) — Pas là, mon ami, tu vas froisser ma jupe. (*Le mari se lève et cherche un autre siège.*) Prends garde derrière toi, tu marches sur mon pouf !

MONSIEUR (*se retournant avec humeur.*) — Son pouf ! son pouf !

MADAME. — Bon, voilà que tu renverses mes épingles !

SILVANI. — Je demanderais à madame un instant d'immobilité.



MONSIEUR.—Allons, calme-toi, je vais aller dans le salon ; y a-t-il du feu ?

MADAME, (*distracte*).—Mais, mon ami, comment veux-tu qu'on ait fait du feu dans le salon ?

MONSIEUR.—Je vais dans mon cabinet, alors.

MADAME.—Il n'y en a pas davantage... Pourquoi veux-tu qu'il y ait du feu dans ton cabinet ? Singulière idée... Pas mal en l'air, vous savez, Silvani, et du désordre, c'est la fureur.

SILVANI.—Madame mettra-t-elle une pointe de brun polonais sous l'œil ? Cela me permettrait d'idéaliser la coiffure.

MONSIEUR (*impatiente*).—Marie, donnez-moi mon paletot et ma toque. Je vais me promener de long en large dans l'antichambre. (*A part.*) Elle me le payera, Mme de Lyr.

SILVANI (*crépant*).—Je dégage l'oreille de madame, ce serait un meurtre que de la voiler. Madame a l'oreille de la princesse de K..., que je coiffais hier. Lisette, préparez la poudre... Les oreilles comme celles de madame ne sont pas nombreuses.

MADAME.—Vous dites ?

SILVANI.—L'oreille de madame pousserait la modestie jusqu'à ne point entendre ?



Madame est enfin coiffée. Silvani pousse un nuage léger de poudre odorante sur son ouvrage, qu'il enveloppe d'un dernier regard de satisfaction, puis il salue et se retire ; en passant dans l'antichambre, il heurte Monsieur, qui se promène.

SILVANI.—Oh ! mille pardons ! agréés mes respects très humbles.

MONSIEUR (*du fond de son collet relevé*).—Bonsoir !

* * *

Un quart d'heure après, le roulement d'une voiture se fait entendre. Madame est prête, sa coiffure lui va bien, elle sourit à la glace en enfonçant les baguettes dans ses gants longs et étroits.

Monsieur a manqué son nœud de cravate et arraché trois boutons. Les marques de la plus mauvaise humeur sont peintes sur ses traits.

MONSIEUR.—Allons, voyons, descendons, la voiture attend ; il est onze heures et un quart. (*A part.*) Encore une nuit blanche.—Fouette, cocher, rue de la Pépinière, 224 !...

On arrive. La rue de la Pépinière est en émoi. Des sergents de ville passent rapides au milieu de la foule. Dans le lointain, des cris confus et des roulements qui s'approchent se font entendre. Monsieur se précipite à la portière.

MONSIEUR.—Qu'est-ce qu'il y a, Jean ?

LE COCHER.—Monsieur, c'est le feu ! voilà les pompiers qui arrivent.

MONSIEUR.—Conduisez-nous toujours au numéro 224.

LE COCHER.—Nous y sommes, monsieur, au 224, c'est là qu'est le feu.

LE CONCIERGE DE LA MAISON (*se détachant d'un groupe et s'approchant de la voiture*).—Monsieur se rend sans doute comme tout le monde chez Mme de Lyr ?—Madame est au désespoir ; mais le feu est chez elle... Impossible de recevoir.

MADAME (*avec exaltation*).—C'est une indignité !

MONSIEUR (*chantonnant*). — Désolant, désolant... (*Au cocher.*) Retournez d'où vous venez, et bon train, je tombe de sommeil. (*Il s'étend dans le fond de la voiture et redresse son collet. A part.*) Après tout, j'y ai gagné un perdreau bien cuit.

GUSTAVE DROZ.



VOS YEUX

Je compare vos yeux à ces claires fontaines
Où les astres d'argent et les étoiles d'or
Font miroiter la nuit des flammes incertaines.

Vienne à glisser le vent sur leur onde qui dort,
Il faut que l'astre émigre et que l'étoile meure
Pour renaître, passer, luire et s'éteindre encore.

Si cruels, maintenant, si tendres tout à l'heure,
Vos beaux yeux sont pareils à ces flots décevants.
Et l'amour ne s'y mire et l'amour n'y demeure,

Que le temps d'un reflet sous le frisson des vents.

CHARLES LE GOFFIC.

LE BOSSU

OU LE PETIT PARISIEN (1)

PREMIÈRE PARTIE

LES MAITRES EN FAIT D'ARMES

II

COCARDASSE ET PASSEPOIL

(Suite)

— C'est lui qu'on appelle le beau Lagardère ? demanda Pinto.

— C'est lui, ajouta Faënza en baissant la voix, qui tua les trois prévôts flamands sous les murs de Senlis ?

— C'est lui, voulut dire Joël de Jugan, qui...

Mais Cocardasse l'interrompit en prononçant avec emphase ces seuls mots :

— Il n'y a pas deux Lagardère !

III

LES TROIS PHILIPPE

L'UNIQUE fenêtre de la salle basse du cabaret de la *Pomme d'Adam* donnait sur une sorte de glacis planté de hêtres, qui aboutissait aux douves de Caylus. Un chemin charretier traversait le bois et aboutissait à un pont de planches jeté sur les fossés, qui étaient très profonds et très larges. Ils faisaient le tour du château de trois côtés, et s'ouvraient sur le vide au-dessus du Hachaz.

Depuis qu'on avait abattu les murs destinés à retenir l'eau, le dessèchement s'était opéré de lui-même, et le sol des douves donnait par année deux magnifiques récoltes de foin, destiné aux écuries du maître.

La seconde récolte venait d'être coupée. De l'endroit où se tenaient nos huit estafiers, on pouvait voir les faneurs qui mettaient le foin en bottes sur le pont.

(1) Voir les numéros du 15 janvier et 1er février 1898.

A part l'eau qui manquait, les douves étaient restées intactes. Leur bord intérieur se relevait en pente raide jusqu'au glacis.

Il n'y avait qu'une seule brèche, pratiquée pour donner passage aux charrettes de foin. Elle aboutissait à ce chemin qui passait devant la fenêtre du cabaret.

Du rez-de-chaussée au fond de la douve, le rempart était percé de nombreuses meurtrières ; mais il n'y avait qu'une ouverture capable de donner passage à une créature humaine. C'était une fenêtre basse située juste sous le pont fixe qui avait remplacé depuis longtemps le pont-levis. Cette fenêtre était fermée d'une grille et de forts contrevents. Elle donnait de l'air et du jour à l'étuve de Caylus, grande salle souterraine qui gardait des restes de magnificence. On sait que le moyen-âge, dans le Midi principalement, avait poussé très loin le luxe des bains.

Trois heures venaient de sonner à l'horloge du donjon. Ce terrible matamore qu'on appelait le beau Lagardère n'était pas là en définitive, et ce n'est pas lui qu'on attendait ; aussi, nos maîtres en fait d'armes, après le premier saisissement passé, reprirent bientôt leur forfanterie.

— Eh bien, s'écria Saldagne, je vais te dire, ami Cocardasse. Je donnerais dix pistoles pour le voir, ton chevalier de Lagardère.

— L'épée à la main ? demanda le Gascon, après avoir bu un large trait et fait claquer sa langue. Eh bien, ce jour-là, mon bon, ajouta-t-il gravement, sois en état de grâce, et mets-toi à la garde de Dieu !

Saldagne posa son feutre de travers. On ne s'était encore distribué aucun horion : c'était merveille. La danse allait peut-être commencer, lorsque Staupitz, qui était à la fenêtre, s'écria :

— La paix, enfants ! voici M. de Peyrolles, le factotum du prince de Gonzague.

Celui-ci arrivait en effet par le glacis ; il était à cheval.

— Nous avons trop parlé, dit précipitamment Passepoil, et nous n'avons rien dit. Nevers et sa botte secrète valent de l'or, mes compagnons, voilà ce qu'il faut que vous sachiez. Avez-vous envie de faire d'un coup votre fortune ?

Pas n'est besoin de dire la réponse des compagnons de Passepoil. Celui-ci poursuivit :

— Si vous voulez cela, laissez agir maître Cocardasse et moi. Quoi que nous disions à ce Peyrolles, appuyez-vous.

— C'est entendu ! s'écria-t-on en chœur.

— Au moins, acheva frère Passepoil en se rasant, ceux qui n'auront pas ce soir le cuir troué par l'épée de Nevers pourront faire dire des messes à l'intention des défunts.

Peyrolles entra.

Passepoil ôta le premier son bonnet de laine bien révérencieusement. Les autres saluèrent à l'avenant.

Peyrolles avait un gros sac d'argent sous le bras. Il le jeta bruyamment sur la table en disant :

— Tenez, mes braves, voici votre pâture !

Puis, les comptant de l'œil.

— A la bonne heure, reprit-il, nous voilà tous au grand complet !
Je vais vous dire en peu de mots ce que vous avez à faire.

— Nous écoutons, mon bon monsieur de Peyrolles, répartit Cocardasse en mettant ses deux coudes sur la table ; eh donc !

Les autres répétèrent :

— Nous écoutons.

Peyrolles prit une pose d'orateur.

— Ce soir, dit-il, vers huit heures, un homme viendra par ce chemin que vous voyez ici, juste sous la fenêtre. Il sera à cheval ; il attachera sa monture aux piliers du pont, après avoir franchi la lèvre du fossé. Regardez, là, sous le pont, apercevez-vous une croisée basse, fermée par des contrevents de chêne ?

— Parfaitement, mon bon monsieur de Peyrolles, répondit Cocardasse ; as pas pur ! nous ne sommes pas aveugles.

— L'homme s'approchera de la fenêtre...

— Et, à ce moment-là, nous l'accosterons ?

— Poliment, interrompit Peyrolles avec un sourire sinistre ; et votre argent sera gagné.

— Capédédiou ! s'écria Cocardasse, ce bon monsieur de Peyrolles, il a toujours le mot pour rire !

— Est-ce entendu ?

— Assurément ; mais vous ne nous quittez pas encore, je suppose ?

— Mes bons amis, je suis pressé, dit Peyrolles en faisant déjà un mouvement de retraite.

— Comment ! s'écria le Gascon, sans dire le nom de celui que nous devons... accoster ?

— Ce nom ne vous regarde pas.

Cocardasse cligna de l'œil ; tout aussitôt un murmure mécontent s'éleva du groupe des estafiers. Passepoil surtout se déclara formalisé.

— Sans même nous avoir appris, poursuivit Cocardasse, quel est l'honnête seigneur pour qui nous allons travailler ?

Peyrolles s'arrêta pour le regarder. Son long visage eut une expression d'inquiétude.

— Que vous importe ? dit-il, essayant de prendre un air de hauteur.

— Cela nous importe beaucoup, mon bon monsieur de Peyrolles.

— Puisque vous êtes bien payés ?

— Peut-être que nous ne nous trouvons pas assez bien payés, mon bon monsieur de Peyrolles.

— Qu'est-ce à dire, l'ami ?

Cocardasse se leva, tous les autres l'imitèrent.

— Capédédiou ! mon mignon, dit-il en changeant de ton brusquement, parlons franc. Nous sommes tous ici prévôts d'armes, et,

par conséquent, gentilshommes. Moi surtout qui suis Gascon, saumoné de Provençal ! Nos rapières (et il frappa sur la sienne qu'il n'avait point quittée), nos rapières veulent savoir ce qu'elles font.

— Voilà ! ponctua frère Passepoil, qui offrit courtoisement une escabelle au confident de Philippe de Gonzague.

Les estafiers approuvèrent chaudement du bonnet.

Peyrolles parut hésiter un instant.

— Mes braves, dit-il, puisque vous avez si bonne envie de savoir, vous auriez bien pu deviner. A qui appartient ce château ?

— A M. le marquis de Caylus, sandiéou ! un bon seigneur chez qui les femmes ne vieillissent pas. A Caylus-Verrou, le château. Après ?

— Parbleu ! la belle finesse ! fit bonnement Peyrolles ; vous travaillez pour M. le marquis de Caylus.

— Croyez-vous cela, vous autres ? demanda Cocardasse d'un ton insolent.

— Non, répondit frère Passepoil.

— Non, répéta aussitôt la troupe vocale

Un peu de sang vint aux joues creuses de Peyrolles.

— Comment, coquins ! s'écria-t-il.

— Tout beau ! interrompit le Gascon ; mes nobles amis murmurent... prenez garde ! Discutons plutôt avec calme et comme des gens de bonne compagnie. Si je vous comprends bien, voici le fait : M. le marquis de Caylus a appris qu'un gentilhomme beau et bien fait pénétrait de temps en temps, la nuit, dans son château, par cette fenêtre basse. Est ce cela ?

— Oui, fit Peyrolles.

— Il sait que mademoiselle Aurore de Caylus, sa fille, aime ce gentilhomme...

— C'est rigoureusement vrai, dit encore le factotum.

— Selon vous, monsieur de Peyrolles ! Vous expliquez ainsi notre réunion à l'auberge de la *Pomme d'Adam*. D'autres pourraient trouver l'explication plausible ; mais, moi, j'ai mes raisons pour la trouver mauvaise. Vous n'avez pas dit la vérité, monsieur de Peyrolles.

— Par le diable ! s'écria celui-ci, c'est trop d'impudence !

Sa voix fut étouffée par celle des estafiers, qui disaient :

— Parle, Cocardasse ! parle, parle !

Le Gascon ne se fit point prier.

— D'abord, dit-il, mes amis savent comme moi que ce visiteur de nuit, recommandé à nos épées, n'est pas moins qu'un prince...

— Un prince ! fit Peyrolles en haussant les épaules.

Cocardasse continua :

— Le prince Philippe de Lorraine, duc de Nevers.

— Vous en savez plus long que moi, voilà tout ! dit Peyrolles.

— Non pas, capédédiou ! ce n'est pas tout. Il y a encore autre chose, et cette autre chose-là, mes nobles amis ne la savent peut-

être point. Aurore de Caylus n'est pas la maîtresse de M. de Nevers.

— Ah !... se récria le factotum.

— Elle est sa femme ! acheva le Gascon résolument.

Peyrolles pâlit et balbutia :

— Comment sais-tu cela, toi ?

— Je le sais, voilà qui est certain. Comment je le sais, peu vous importe. Tout à l'heure, je vais vous montrer que j'en sais bien d'autres. Un mariage secret a été célébré, il y a tantôt quatre ans, à la chapelle de Caylus, et, si je suis bien informé, vous et votre noble maître...

Il s'interrompit pour ôter son feutre d'un air moqueur et acheva :

— Vous étiez témoins, monsieur de Peyrolles.

Celui-ci ne niait plus.

— Où en voulez-vous venir avec tous ces commérages ? demanda-t-il seulement.

— A découvrir, répondit le Gascon, le nom de l'illustre patron que nous servons cette nuit.

— Nevers a épousé la fille malgré le père, dit Peyrolles ; M. de Caylus se venge. Quoi de plus simple ?

— Rien de plus simple, si le bonhomme Verrou savait. Mais vous avez été discrets, M. de Caylus ignore tout... Capédédiou ! le vieux matois se garderait bien de faire dépêcher ainsi le plus riche parti de France ! Tout serait arrangé dès longtemps, si M. de Nevers avait dit au bonhomme : " Le roi Louis veut me faire épouser mademoiselle de Savoie, sa nièce ; moi, je ne veux pas ; moi, je suis secrètement le mari de votre fille." Mais la réputation de Caylus-Verrou l'a effrayé, le pauvre prince. Il a craint pour sa femme, qu'il adore...

— La conclusion ? interrompit Peyrolles.

— La conclusion, c'est que nous ne travaillons pas pour M. de Caylus.

— C'est clair ! dit Passepoil.

— Comme le jour, gronda le chœur.

— Et pour qui pensez-vous travailler ?

— Pour qui ! ah ! ah ! sandiéou ! pour qui ? Savez-vous l'histoire des trois Philippe ? Non ? Je vais vous la dire en deux mots. Ce sont trois seigneurs de bonne maison, vivadiou ! l'un est Philippe de Mantoue, prince de Gonzague, votre maître, monsieur de Peyrolles, une altesse ruinée, traquée, qui se vendrait au diable à bien bon marché ; le second est Philippe de Nevers, que nous attendons ; le troisième est Philippe de France, duc de Chartres. Tous trois beaux, ma foi ! tous trois jeunes et brillants. Or, tâchez de concevoir l'amitié la plus robuste, la plus héroïque, la plus impossible, vous n'aurez qu'une faible idée de la mutuelle tendresse que se portent les trois Philippe. Voilà ce qu'on dit à Paris. Nous laisserons de côté, s'il vous plaît, pour cause, le neveu du roi. Nous ne

nous occuperons que de Nevers et de Gonzague, que de Pythias et de Damon.

— Eh ! morbleu ! s'écria ici Peyrolles, allez-vous accuser Damon de vouloir assassiner Pythias !

— Eh donc ! fit le Gascon, le vrai Damon était à son aise ; le Damon du temps de Denys, tyran de Syracuse, et le vrai Pythias n'avait pas six cent mille écus de revenu.

— Que notre Pythias, à nous, possède, interrompit Passepoil, et dont notre Damon est l'héritier présomptif.

— Vous sentez, mon bon monsieur de Peyrolles, poursuivit Cocardasse, que cela change bien la thèse ; j'ajoute que le vrai Pythias n'avait point une aimable maîtresse comme Aurore de Caylus, et que le vrai Damon n'était pas amoureux de la belle, ou plutôt de sa dot.

— Voilà ! conclut pour la seconde fois frère Passepoil.

Cocardasse prit son verre et l'emplit.

— Messieurs, reprit-il, à la santé de Damon... je veux dire de Gonzague, qui aurait demain six cent mille écus de revenu, mademoiselle de Caylus et sa dot, si Pythias... je veux dire Nevers, s'en allait de vie à trépas cette nuit !

— A la santé du prince Damon de Gonzague, s'écrièrent tous les spadassins, frère Passepoil en tête.

— Eh donc ! que dites-vous de cela, monsieur de Peyrolles ? ajouta Cocardasse triomphant.

— Rêveries ! gronda l'homme de confiance, mensonges !

— Le mot est dur. Mes vaillants amis seront juges entre nous. Je les prends à témoin.

— Tu as dit vrai, Gascon ; tu as dit vrai ? fit-on autour de la table.

— Le prince Philippe de Gonzague, déclama Peyrolles, qui essaya de faire de la dignité, est trop au-dessus de pareilles infamies pour qu'on ait besoin de le disculper sérieusement.

Cocardasse l'interrompit.

— Alors, asseyez-vous, mon bon monsieur de Peyrolles, dit-il.

Et, comme le confident résistait, il le colla de force sur une escabelle en reprenant :

— Nous allons arriver à de plus grosses infamies. Passepoil !

— Cocardasse ! répondit le Normand.

— Puisque M. de Peyrolles ne se rend pas, à ton tour de prêcher, mon bon !

Le Normand rougit jusqu'aux oreilles et baissa les yeux.

— C'est que, balbutia-t-il, je ne sais pas parler en public.

— Veux tu marcher ! commanda maître Cocardasse en relevant sa moustache ; as pas pur ! ces messieurs excuseront ton inexpérience et ta jeunesse.

— Je compte sur leur indulgence, murmura le timide Passepoil.

Et, d'une voix de jeune fille interrogée au catéchisme, le digne prévôt commença :

— M. de Peyrolles a bien raison de tenir son maître pour un parfait gentilhomme. Voici le détail qui est parvenu à ma connaissance ; moi, je n'y vois point de malice, mais de méchants esprits pourraient en juger autrement. Tandis que les trois Philippe menaient joyeuse vie à Paris, si joyeuse vie, que le roi Louis menaçait d'envoyer son neveu dans ses terres... je vous parle de deux ou trois ans, j'étais au service d'un docteur italien, élève du savant Exili, nommé Pierre Garba.

— Pietro Garba de Gaëte ! interrompit Faënza ; je l'ai connu. C'était un noir coquin !

Frère Passepoil eut un doux sourire.

— C'était un homme rangé, reprit-il, de mœurs tranquilles, affectant de la religion, instruit comme les gros livres, et qui avait pour métier de composer des breuvages bienfaisants qu'il appelait la liqueur de longue vie.

Les spadassins éclatèrent de rire tous à la fois.

— As pas pur ! fit Cocardasse, tu racontes comme un Dieu ! marche !

M. de Peyrolles essuya son front, où il y avait de la sueur.

— Le prince Philippe de Gonzague, reprit Passepoil, venait voir très souvent le bon Pierre Garba.

— Plus bas ! interrompit le confident comme malgré lui.

— Plus haut ! s'écrièrent les braves.

Tout cela les divertissait infiniment, d'autant mieux qu'ils voyaient au bout une augmentation de salaire.

— Parle, Passepoil ; parle, parle ! firent-ils en resserrant leur cercle.

Et Cocardasse, caressant la nuque de son prévôt, dit d'un accent tout paternel :

— Lou couquin a du succès, capédédiou !

— Je suis fâché, poursuivit frère Passepoil, de répéter une chose qui paraît déplaire à M. de Peyrolles ; mais le fait est que le prince de Gonzague venait très souvent chez Garba, sans doute pour s'instruire. En ce temps-là, le jeune duc de Nevers fut pris d'une maladie de langueur...

— Calomnie ! fit Peyrolles, odieuse calomnie !

Passepoil demanda candidement :

— Qui donc ai-je accusé, mon maître ?

Et, comme le confident se mordit la lèvre jusqu'au sang, Cocardasse ajouta :

— Ce bon M. de Peyrolles n'a plus le verbe si haut, non.

Celui-ci se leva brusquement.

— Vous me laisserez me retirer, je pense ! dit-il avec une rage concentrée.

— Certes, fit le Gascon, qui riait de bon cœur ; et, de plus, nous vous ferons escorte jusqu'au château. Le bonhomme Verrou doit avoir fini sa sieste ; nous irons nous expliquer avec lui.

Peyrolles retomba sur son siège. Sa face prenait des tons verdâtres. Cocardasse, impitoyable, lui tendit un verre.

— Buvez pour vous remettre, dit-il ; car vous n'avez pas l'air à votre aise. Buvez un coup. Non ? Alors, tenez-vous en repos et laissez parler lou peti couquin de Normand, qui prêche mieux qu'un avocat en la grand'chambre.

Frère Passepoil salua son chef de file avec reconnaissance, et reprit :

— On commençait à dire partout : " Voici ce pauvre jeune duc de Nevers qui s'en va." La cour et la ville s'inquiétaient. C'est une si noble maison que ces Lorraine ! Le roi s'informa de ses nouvelles. Philippe, duc de Chartres, était inconsolable. . .

— Un homme plus inconsolable encore, interrompit Peyrolles, qui jussit à prendre un accent pénétré, c'était Philippe, prince de Gonzague !

— Dieu me garde de vous contredire ! fit Passepoil, dont l'aménité inaltérable devrait servir d'exemple à tous les gens qui discutent. Je crois bien que le prince Philippe de Gonzague avait beaucoup de chagrin, la preuve c'est qu'il venait tous les soirs chez maître Garba, déguisé en homme de livrée, et qu'il lui répétait toujours d'un air découragé : " C'est bien long, docteur, c'est bien long ! "

Il n'y avait pas, dans la salle basse du cabaret de la *Pomme d'Adam*, un homme qui ne fût un meurtrier, et pourtant chacun tressaillit. Toutes les veines eurent froid. Le gros poing de Cocardasse frappa la table. Peyrolles courba la tête et resta muet.

— Un soir, poursuivit frère Passepoil en baissant la voix comme malgré lui, un soir, Philippe de Gonzague vint de meilleure heure. Garba lui tâta le pouls ; il avait la fièvre. " Vous avez gagné beaucoup d'argent au jeu," lui dit Garba qui le connaissait bien. Gonzague se prit à rire et répondit : " J'ai perdu deux mille pistoles." Mais il ajouta tout de suite après : " Nevers a voulu faire assaut aujourd'hui à l'académie ; il n'est plus assez fort pour tenir l'épée. — Alors, murmura le docteur Pierre Garba, c'est la fin. Peut-être que demain. . ." Mais, se hâta d'ajouter Passepoil d'un ton presque joyeux, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Le lendemain, précisément, Philippe, duc de Chartres, prit Nevers dans son carrosse, et fouette cocher pour la Touraine ! Son Altesse emmenait Nevers dans ses apanages. Comme maître Garba n'y était point, Nevers y fut bien. De là, cherchant le soleil, la chaleur, la vie, il passa la Méditerranée et gagna le royaume de Naples. Philippe de Gonzague vint trouver mon bon maître, et le chargea d'aller faire un tour de ce côté. J'étais à préparer ses bagages iorsque malheureusement, une nuit, son alambic se féla. Il mourut du coup, le pauvre docteur Pierre Garba, pour avoir respiré la vapeur de son elixir de longue vie !

— Ah ! l'honnête Italien ! s'écria t-on à la ronde.

— Oui, dit frère Passepoil avec simplicité, je l'ai bien regretté, pour ma part ; mais voici la fin de l'histoire. Nevers fut dix-huit mois hors de France. Quand il revint à la cour, ce ne fut qu'un

cri : Nevers avait rajeuni de dix ans ! Nevers était fort, alerte, infatigable ! Bref, vous savez tous que, après le beau Lagardère, Nevers est aujourd'hui la première épée du monde entier.

Frère Passepoil se tut, après avoir pris une attitude modeste, et Cocardasse conclut :

— Si bien que M. de Gonzague s'est cru obligé de prendre huit prévôts d'armes pour avoir raison de lui seul... As pas pur !

Il y eut un silence. Ce fut M. de Peyrolles qui le rompit.

— Où tend ce bavardage ? demanda-t-il. A une augmentation de salaire ?

— Considérable, — d'abord, répliqua le Gascon. En bonne conscience, on ne peut prendre le même prix pour un père qui venge l'honneur de sa fille, et pour Damon qui veut hériter trop tôt de Pythias.

— Que demandez-vous ?

— Qu'on triple la somme.

— Soit, répondit Peyrolles sans hésiter.

— En second lieu, que nous fassions tous partir de la maison de Gonzague, après l'affaire.

— Soit ! dit encore le factotum.

— En troisième lieu...

— Vous demandez trop... commença Peyrolles.

— Pécairé ! s'écria Cocardasse en s'adressant à Passepoil ; il trouve que nous demandons trop !

— Soyons juste ! dit le conciliant prévôt. Il se pourrait que le neveu du roi voulût venger son ami, et alors...

— En ce cas, répliqua Peyrolles, nous passons la frontière, Gonzague rachète ses biens d'Italie, et nous sommes tous en sûreté là-bas.

Cocardasse consulta du regard frère Passepoil d'abord, puis ses acolytes.

— Marché conclu, dit-il.

Peyrolles lui tendit la main.

Le Gascon ne la prit pas. Il frappa sur son épée et ajouta :

— Voici le tabellion qui me répond de vous, mon bon monsieur de Peyrolles. As pas pur ! vous n'essayerez jamais de nous tromper, vous !

Peyrolles, libre désormais, gagna la porte.

— Si vous le manquez, dit-il sur le seuil, rien de fait.

— Cela va sans dire, dormez sur les deux oreilles, mon bon monsieur de Peyrolles !

Un large éclat de rire suivit le départ du confident ; puis toutes les voix joyeuses s'unirent pour crier :

— A boire ! à boire !

IV

LE PETIT PARISIEN

IL était à peine quatre heures de relevée. Nos estafiers avaient du temps devant eux. Sauf Passepoil, qui avait trop regardé la maritorne louche et qui soupirait fort, tout le monde était joyeux.

On buvait dans la salle basse du cabaret de la *Pomme d'Adam*, on criait, on chantait. Au fond des douves de Caylus, les faneurs après la chaleur passée, activaient le travail, et liaient en bottes la belle récolte de foin.

Tout à coup un bruit de chevaux se fit sur la lisière du bois d'Ens, et, l'instant d'après, on entendit des cris dans la douve.

C'étaient les faneurs qui fuyaient en hurlant les coups de plat d'épée d'une troupe de partisans. Ceux-ci venaient au fourrage, et certes ils ne pouvaient trouver ailleurs de plus noble fenaïson.

Nos huit braves s'étaient mis à la fenêtre de l'auberge pour mieux voir.

— Les drôles sont hardis ! dit Cocardasse junior.

— Venir ainsi jusque sous les fenêtres de M. le marquis ! ajouta Passepoil.

— Combien sont-ils ? Trois, six, huit...

— Juste autant que nous !

Pendant cela, les fourrageurs faisaient leur provision tranquillement, riant et prodiguant les gorges chaudes. Ils savaient bien que les vieux fauconneaux de Caylus étaient muets depuis longtemps.

C'étaient encore des justaucorps de buffle, des feutres belliqueux et de longues rapières ; de beaux jeunes hommes pour la plupart, parmi lesquels deux ou trois paires de moustaches grises ; seulement, ils avaient, de plus que nos prévôts, des pistolets à l'arçon de leurs selles.

Leur accoutrement n'était, du reste, point pareil. On reconnaissait dans ce petit escadron les uniformes délabrés de divers corps réguliers. Il y avait deux chasseurs de Brancas, un canonnier de Flandres, un miquelet d'au delà des monts, un vieil arbalétrier qui avait dû voir la Fronde. Le surplus avait perdu son cachet, comme sont les médailles frustes. Le tout pouvait être pris pour une belle et bonne bande de voleurs de grand chemin.

Et de fait, ces aventuriers, qui se décoraient du nom de volontaires royaux, ne valaient guère mieux que des bandits.

Quand ils eurent achevé leur besogne et chargé leurs chevaux, ils remontèrent le chemin charretier. Leur chef, qui était un des deux chasseurs de Brancas, portant les galons de brigadier, regarda tout autour de lui et dit :

— Par ici, messieurs, voici justement notre affaire.

Il montrait du doigt le cabaret de la *Pomme d'Adam*.

— Bravo ! crièrent les fourrageurs.

— Mes maîtres, murmura Cocardasse junior, je vous conseille de décrocher vos épées.

En un clin d'œil, tous les ceinturons furent rebouclés, et les prévôts d'armes, quittant la fenêtre, se mirent autour des tables.

Cela sentait la bagarre d'une lieue. Frère Passepoil souriait paisiblement sous ses trois poils de moustache.

— Nous disions donc, commença Cocardasse afin de faire bonne contenance, que le meilleur moyen de tenir la garde à un prévôt gaucher, ce qui est toujours fort dangereux. . .

— Holà ! fit en ce moment le chef des maraudeurs, dont le visage barbu se montra à la porte ; l'auberge est pleine, enfants !

— Il faut la vider, répondirent ceux qui le suivaient.

C'était simple, c'était logique. Le chef, qui se nommait Carrigue, n'eut point d'objections à faire. Ils descendirent tous de cheval, et attachèrent effrontément leurs montures chargées de foin aux anneaux qui étaient au mur du cabaret.

Jusque-là, nos prévôts n'avaient pas bougé.

— Ça ! dit Carrigue en entrant le premier, qu'il déguerpisse, et vite ! n'y a place ici que pour les volontaires du roi.

On ne répondit point. Cocardasse se tourna seulement vers les siens et murmura :

— De la tenue, enfants ! Ne nous emportons pas, et faisons danser en mesure messieurs les volontaires du roi.

Les gens de Carrigue encombraient déjà la porte.

— Eh bien ! fit celui-ci, que vous a-t-on dit ?

Les maîtres d'armes se levèrent et saluèrent poliment.

— Priez-les, dit le canonnier de Flandres, de passer par les fenêtres.

En même temps il prit le verre plein de Cocardasse, et le porta à ses lèvres.

Carrigue disait cependant :

— Ne voyez-vous pas, mes rustres, que nous avons besoin de vos brocs, de vos tables et de vos escabelles ?

— As pas pur ! fit Cocardasse junior, nous allons vous donner tout cela, mes mignons.

Il écrasa le broc sur la tête du canonnier, tandis que frère Passepoil envoyait sa lourde escabelle dans la poitrine de Carrigue.

Les seize flamberges furent au vent au même instant. C'étaient tous gens d'armes solides, braves et batailleurs par goût. Ils allaient avec ensemble et de bon cœur.

On entendait le ténor Cocardasse dominer le tumulte par son juron favori.

— Vivadiou ! servez-les ! servez-les ! disait-il.

A quoi Carrigue et les siens répondirent en chargeant tête baissée.

— En avant ! Lagardère ! Lagardère !

Ce fut un coup de théâtre. Cocardasse et Passepoil, qui étaient

au premier rang, reculèrent et mirent la table massive entre les deux armées.

— As pas pur ! s'écria le Gascon ; bas les armes partout !

Il y avait déjà trois ou quatre volontaires fort maltraités. L'assaut ne leur avait point réussi, et ils ne voyaient que trop désormais à qui ils avaient affaire.

— Qu'avez-vous dit là ? reprit frère Passepoil, dont la voix tremblait d'émotion ; qu'avez-vous dit là ?

Les autres prévôts murmuraient et disaient :

— Nous allons les manger comme des mauviettes !

— La paix ! fit Cocardasse avec autorité.

Et s'adressant aux volontaires en désarroi :

— Répondez franc, dit-il, pourquoi avez vous crié Lagardère ?

— Parce que Lagardère est notre chef, répondit Carrigue.

— Le chevalier Henri de Lagardère ?

— Oui.

— Notre petit Parisien ! notre bijou ! roucoula frère Passepoil, qui avait déjà l'œil humide.

— Un instant, fit Cocardasse ; pas de méprise ! Nous avons laissé Lagardère à Paris, cheval-léger du corps.

— Eh bien, riposta Carrigue, Lagardère s'est ennuyé de cela. Il n'a conservé que son uniforme, et commande une compagnie de volontaires royaux, ici, dans la vallée.

— Alors, dit le Gascon, halte-là ! les épées au fourreau ! Viva-diou ! les amis du petit Parisien sont les nôtres, et nous allons boire ensemble à la première lame de l'univers.

— Bien, cela ! fit Carrigue, qui sentait que sa troupe l'échappait belle.

Messieurs les volontaires royaux rangèrent avec empressement.

— N'aurons-nous pas au moins des excuses ? demanda Pépé le Tueur, fier comme un Castillan.

— Tu auras, mon vieux compagnon, répondit Cocardasse, la satisfaction de te battre avec moi, si le cœur t'en dit ; mais, quant à ces messieurs, ils sont sous ma protection. A table ! du vin ! Je ne me sens pas de joie. Eh donc ! — Il tendit son verre à Carrigue. — J'ai l'honneur, reprit-il, de vous présenter mon prévôt Passepoil, qui, soit dit sans vous offenser, allait vous enseigner une courante dont vous n'avez pas la plus légère idée. Il est, comme moi, l'ami dévoué de Lagardère.

— Et il s'en vante ! interrompit frère Passepoil.

— Quant à ces messieurs, poursuivit le Gascon, vous pardonnerez à leur mauvaise humeur. Ils vous tenaient, mes braves ; jé leur ai ôté le morceau de la bouche... toujours sans vous offenser. Trinquons.

On trinqua. Les derniers mots, adroitement jetés par Cocardasse, avaient donné satisfaction aux prévôts, et messieurs les volontaires ne semblaient point juger à propos de les relever. Ils avaient vu de trop près l'étrille.

Pendant que la maritorne, presque oubliée par Passepoil, allait chercher du vin frais à la cave, on transporta escabelles et tables sur la pelouse, car la salle basse du cabaret de la *Pomme d'Adam* n'était réellement plus assez grande pour contenir cette vaillante compagnie.

Bientôt tout le monde fut à l'aise et commodément attablé sur le glacié.

— Parlons de Lagardère, s'écria Cocardasse ; c'est pourtant moi qui lui ai donné sa première leçon d'armes. Il n'avait pas seize ans, mais quelles promesses d'avenir !

— Il en a à peine dix-huit aujourd'hui, dit Carrigue, et Dieu sait qu'il tient parole.

Malgré eux, les prévôts prenaient intérêt à cette manière de héros dont on leur rebattait les oreilles depuis le matin. Ils écoutaient, et personne parmi eux ne souhaitait plus se trouver en face de lui ailleurs qu'à table.

— Oui, n'est ce pas, continua Cocardasse en s'animant, il a tenu parole ? Pécaire ! il est toujours beau, toujours brave comme un lion !

— Toujours heureux auprès du beau sexe ! murmura Passepoil en rougissant jusqu'au bout de ses longues oreilles.

— Toujours évaporé, poursuivit le Gascon, toujours mauvaise tête ?

— Bourreau des crânes, et si doux avec les faibles !

— Casseur de vitres, tueur de maris !

Ils alternaient, nos deux prévôts, comme les bergers de Virgile : *Arcades ambo.*

— Beau joueur !

— Jetant l'or par les fenêtres !

— Tous les vices, capédédiou !

— Toutes les vertus !

— Pas de cervelle . . .

— Un cœur . . . un cœur d'or !

Ce fut Passepoil qui eut le dernier mot. Cocardasse l'embrassa avec effusion.

— A la santé du petit Parisien ! à la santé de Lagardère ! s'écrièrent-ils ensemble.

Carrigue et ses hommes levèrent leurs tasses avec enthousiasme. On but debout. Les prévôts n'en purent point donner le démenti.

— Mais, par le diable ! reprit Joël de Jugan, le bas Breton, en posant son verre, apprenez nous donc au moins ce que c'est que votre Lagardère !

— Les oreilles nous en tintent, ajouta Saldagne. Qui est-il ? d'où vient-il ? que fait-il ?

— Mon bon, répondit Cocardasse, il est gentilhomme aussi bien que le roi ; il vient de la rue Croix-des-Petits-Champs ; il fait des siennes. Etes-vous fixés ? Si vous en voulez plus long, versez à boire.

Passepoil lui emplit son verre, et le Gascon reprit, après s'être un instant recueilli :

— Ce n'est pas une merveilleuse histoire, ou plutôt cela ne se raconte pas. Il faut le voir à l'œuvre. Quant à sa naissance, j'ai dit qu'il était plus noble que le roi, et je n'en démordrai pas ; mais, en somme, on n'a jamais connu ni son père ni sa mère. Quand je l'ai rencontré, il avait douze ans ; c'était dans la cour des Fontaines, devant le Palais-Royal. Il était en train de se faire assommer par une demi-douzaine de vagabonds plus grands que lui. Pourquoi ? Parce que ces jeunes bandits avaient voulu dévaliser la petite vieille qui vendait des talmousses sous la voûte de l'hôtel Montequieu. Je demandai son nom : " Le petit Lagardère. — Et ses parents ? — Il n'a pas de parents. — Qui a soin de lui ? — Personne. — Où loge-t-il ? — Dans le pignon ruiné de l'ancien hôtel de Lagardère, au coin de la rue Saint-Honoré. — A-t-il un métier ? — Deux plutôt qu'un : il plonge au Pont-neuf, il se désosse dans la cour des Fontaines. — As pas pur ! voilà deux beaux métiers ! "

— Vous autres, étrangers, s'interrompt ici Cocardasse, vous ne savez pas quelle profession c'est que de plonger au Pont-Neuf. Paris est la ville des badauds. Les badauds de Paris lancent du parapet du Pont-Neuf des pièces d'argent dans la rivière, et il y a des enfants intrépides qui vont chercher ces pièces d'argent au péril de leur vie. Cela divertit les badauds. Vivadiou ! entre toutes les voluptés, la meilleure est de bâtonner un de ces bagasses de bourgeois ! Et ça ne coûte pas cher.

Quant au métier de désossé, on en voit partout. Lou petit couquin de Lagardère faisait tout ce qu'il voulait de son corps : il se grandissait, il se rapetissait ; ses jambes étaient des bras, ses bras étaient des jambes, et il me semble encore le voir, sandiéou ! quand il singeait le vieux bedeau de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui était bossu par devant et par derrière.

Va bien ! eh donc ! je le trouvais gentil, moi, ce petit homme, avec ses cheveux blonds et ses joues roses. Je le tirai des mains de ses ennemis, et je lui dis : " Couquin ! veux-tu venir avec moi ? "

Il me répondit : " Non, parce que je veille la mère Bernard. " La mère Bernard était une pauvre mendiante qui s'était arrangé un trou dans le pignon en ruine. Le petit Lagardère lui apportait chaque soir le produit de ses plonges et de ses contorsions.

Alors je lui fis un tableau complet des délices d'une salle d'armes. Ses beaux yeux flambaient. Il me dit avec un gros soupir :

— Quand la mère Bernard sera guérie, j'irai chez vous.

Et il s'en alla. Ma foi ! je n'y songeais plus.

Trois ans après, Passepoil et moi, nous vîmes arriver à notre salle un grand chérubin timide et tout embarrassé.

— Je suis le petit Lagardère, nous dit-il ; la mère Bernard est morte.

PAUL FÉVAL.

(A suivre.)



LE DIMANCHE D'EUGÈNE

(MONOLOGUE)

QUAND on est blotti, toute une semaine,
Au fond d'un bureau, sans air, ni clarté,
On aime assez que le dimanche vienne
Vous apporter l'air et la liberté.
Jadis, j'adorais ce jour de folie,
Je n'en aurais pas cédé la moitié ;
Hélas ! Aujourd'hui, ce que je m'ennuie !
Vous le comprendrez, je suis marié !
— Petit employé, sans bonne, et pour cause,
Ma femme fait tout, d'ailleurs ça lui va !
Mais chaque dimanche elle se repose
Et je la remplace alors ce jour-là.
Le matin, au coup de la sixième heure,
Vite, je me lève, et cours acheter
Le pain, le charbon, le lait et le beurre ;
J'allume le feu, puis, sans m'arrêter,
Je prends les souliers de la maisonnée,
Je les cire et cire aussi le parquet ;
Mais ma tâche est loin d'être terminée :
De mes trois enfants j'entends le caquet.
Allons ! au travail, père de famille !
Quand chaque moutard se trouve vêtu
Le lait monte et fuit, le beurre grésille ;
Je fais face à tout, mais je suis rompu !
Or, pendant ce temps, ma femme, sans gêne
Se dorlote au lit, se détend les bras
Et me dit d'un ton aigre-doux : — Eugène !
Est-ce terminé ? Tu n'en finis pas !
Je reprends alors mon travail stupide :
Je mets le couvert, c'est bien vite fait :
Je bats l'omelette et je me décide
A dire à ma femme : — Allons, tout est prêt
— Suis-je prête ? moi ! — dit-elle en colère.
Elle vient enfin : — Mon Dieu ! quel nigaud

Hurle-t-elle, — vous ne savez rien faire :
L'omelette est froide et le vin est chaud !
Enfin, nous mangeons ! — Mais, notre marmaille
Se met à crier ; je la fouette. Alors,
Ma femme aussitôt m'appelle : — Canaille,
Propre à rien, brutal ! — Bref, j'ai tous les torts !
Nous devons aller, passer la journée,
Dans le fond des bois, tout près de Paris ;
Ma femme s'était un peu raisonnée
Et ne grondait plus ; j'en étais surpris.
Je pris à mon bras un panier solide
Contenant : gigot, pâté de Strasbourg,
Melon, sans compter pas mal de liquide...
Il était plein, mais il était très lourd.
Nous voilà partis ! — C'est pour Bellevue
Qu'on avait fini par se décider ;
Nous marchions... Soudain, chose inattendue !
Ma femme nous dit de rétrograder.
— Il vaut mieux, dit-elle, aller à Versailles ;
Oui, décidément, c'est plus solennel.
Moi, je n'aime pas les endroits canailles !...
— Nous étions alors à la tour Eiffel,
J'étais déjà las avec mon bagage ;
J'essayai mon front, et dis doucement :
— Comment allons-nous faire le voyage ?
— Comment ? Mais à pied, naturellement !
Ouf ! Nous repartons ! Quel pèlerinage !
Les moutards voulaient se faire porter,
Ma femme boitait, j'étais tout en nage ;
Enfin, il fallut pourtant s'arrêter.
Nous étions au bord de la grande route,
Entre Auteuil et Sèvre, au bord d'un talus ;
Un arbre, sur nous, formait une voûte
De feuillage noir ; nous n'en pouvions plus !
Et devant nos yeux passaient par douzaines
Tramways à vapeur pleins de voyageurs,
Omnibus complets et voitures pleines,
Dont nous enviions les gais possesseurs.
Comme la chaleur est insupportable
Et que nous ne pouvons plus nous porter,
Tous cinq étendus sur un tas de sable
Nous nous endormons, sans nous en douter.
Et nous ronflions fort, je le soupçonne !
Ma femme devait faire le hautbois,
Mes enfants, la flûte, et moi, le trombone,
Tous en même temps ! — Orchestre de choix !
Pendant ce temps-là, l'heure passait vite.
Nous nous réveillons lorsqu'à l'Occident

Le soleil tombait. — La faim nous invite
 A nous mettre un peu de pain sous la dent.
 Le panier est là, c'est chose facile !
 — Ah ça ! mais où donc est notre panier ?
 — Ma femme aussitôt me dit : — Imbécile !
 On te l'a volé, mauvais cantinier !
 Ah ! non ! c'est trop fort ! Tu n'es pas un homme !
 Tu n'es qu'une moule, un bêtête, un sot !
 Lorsque nous faisons notre petit somme,
 Tu ne pouvais pas garder le fricot ?
 — Ah ! l'on m'en a dit ! — De cette aventure
 Il résulte enfin qu'il faut revenir
 A Paris, à pied.... et sans nourriture
 Depuis le matin.... pour nous soutenir !
 Nous remarquons donc ! — Un orage éclate !
 Bon ! Ça nous manquait ! nous sommes trempés !
 De rage, ma femme était écarlate ;
 Ses jupons de soie étaient tout fripés.
 Quant à mes enfants, les plus intrépides,
 Ils avaient de l'eau jusqu'à leurs genoux !
 Enfin épuisés, affamés, livides,
 Au coup de minuit, nous rentrons chez nous !

Après un temps,—à demi-voix.

Quand on est blotti, toute une semaine,
 Au fond d'un bureau, sans air, ni clarté,
 On aime assez que le dimanche vienne
 Vous apporter l'air et la liberté !

LEMERCIER DE NEUVILLE.



LE TRIOMPHE INCESSANT DES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Mme Charles Lefebvre de Montréal

Après huit longues années de terribles souffrances, guérie
par les PILULES ROUGES DU DR CODERRE.

Nous le demandons honnêtement, connaissez-vous un seul remède qui guérit autant de femmes? Connaissez-vous un seul remède qui soit aussi honnêtement recommandé aux femmes malades par les femmes guéries!

Ce que nous disons des PILULES ROUGES pour les Femmes Pâles et Faibles, c'est vrai, nous n'exagérons rien, nous agissons honnêtement, ouvertement, nous ne publions jamais le portrait et le témoignage d'une femme, sans son consentement, nous publions toujours l'adresse complète, vous pouvez aller voir et consulter ces femmes, elles vous apprendront ce que les PILULES ROUGES DU DR CODERRE ont fait pour elles, elles vous diront qu'elles ont été guéries par les PILULES ROUGES DU DR CODERRE.

Nous publions aujourd'hui le portrait et le témoignage de Mme Charles Lefebvre, elle demeure au No 944 rue Saint-André, Montréal. Vous la connaissez peut-être, elle a été guérie d'une maladie de huit ans par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Voici son témoignage donné de bonne foi :

" Je suis née à Saint-Isidore de Laprairie, et voilà cinq ans que j'habite Montréal. Depuis huit ans j'avais des pertes continuelles, j'avais les intestins engorgés, des palpitations du cœur, j'étais extrêmement faible, je n'avais pas le cœur à l'ouvrage, j'avais le sommeil très agité, je me voyais mourir et j'y étais résignée. Un jour je lisais dans mon journal le grand bien que faisaient les Pilules Rouges du Dr Coderre et en même temps ma sœur, Mme Caderette, de Fall River, Mass., me les conseilla. Je commençai à les prendre, au bout de 3 semaines je me sentis bien mieux. J'ai conseillé à Mme Saint-Jean et Mme Dubord, de Montréal, de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre."



MME CHARLES LEFEBVRE

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont les meilleures, elles sont préparées spécialement pour les maladies des femmes, elles agissent sur les organes affaiblis; elles donnent du ton, de la force, de la vigueur, elles font du sang riche, rouge, fort, elles rendent les femmes pâles rougeaudes, les yeux ternes, luisants, les femmes faibles, fortes, elles guérissent le beau mal, les pertes blanches, les irrégularités, les douleurs dans le bas-ventre, le dos, les côtés, les maux de tête, la dyspepsie, l'engourdissement, la constipation et toutes maladies de la femme.

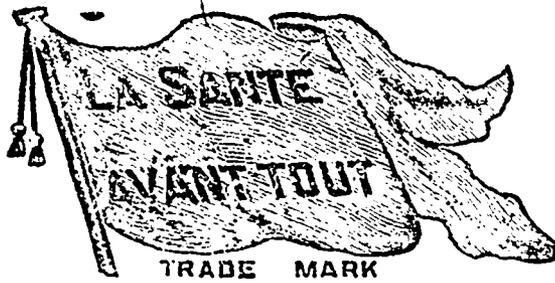
Nous avons à votre disposition un médecin spécialiste. Nous vous invitons à lui écrire une description complète de votre maladie. Il vous répondra confi-

dentiellement et absolument pour rien. Il décrira si clairement votre maladie que vous ne pourrez vous empêcher de la comprendre, il vous donnera une foule de conseils pratiques pour vous guérir vous-mêmes dans le secret de votre maison. Ne refusez pas cette chance unique de vous guérir. Ecrivez. Toutes lettres adressées au Département Médical sont ouvertes par lui et tenues confidentiellement par lui.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en boîtes de 50 Pilules Rouges à 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50, jamais autrement.

Une boîte de 50 Pilules Rouges dure plus longtemps qu'aucun remède que vous paierez une piastre, de plus elles guérissent. Demandez, insistez, exigez toujours pour avoir les Pilules du Dr Coderre, celles qui guérissent. Nous les envoyons par la poste sur réception du montant.

Adressez votre lettre comme suit : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Département Médical, Boîte Postale 2308, Montréal, Qué.



REMEDE DU DR. SEY

Le **GRAND REMEDE FRANCAIS** contre la *Dyspepsie, les Affections Biliéuses, la Constipation, et toutes les Maladies de l'Estomac, du Foie, et des Intestins.*

Le **REMEDE DU Dr. SEY** est un composé des aromatiques les plus purs, qui stimule les fonctions digestives et qui loin d'affaiblir comme la plupart des médicaments, tonifie au contraire et vivifie.

De plus, il contient une substance qui agit directement sur les intestins, de sorte qu'à petites doses il prévient et guérit la constipation, et à doses plus élevées, il agit comme un des purgatifs les plus efficaces.

Chose importante à noter, le **REMEDE DU Dr. SEY** peut être pris à n'importe quelles doses sans déranger les habitudes et le régime de celui qui le prend.

Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bouteille.

S. LACHANCE PROPRIETAIRE,
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine. Montreal.

PHENIX PHOTO-ENGRAVING

BUREAU

37, rue St-Gabriel, Montréal

E. G. O'CONNOR, Gérant.

Ateliers des plus perfectionnés pour la reproduction à la photo-gravure sur zinc des gravures pour journaux, revues, livres, annonces, sur dessins ou d'après copies.

Commandes exécutées soigneusement et sous le plus court délai.

PH. DEMERS, L.L.D. R. G. DE LORIMIER, L.L.B.

DEMERS & de LORIMIER

AVOCATS et PROCUREURS.

Bâtisse de LA BANQUE DU PEUPLE.

97, RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

1er Etage, Chambres Nos. 12, 13 et 14.

Téléphone Bell No 1531.

BRULEZ LES

ALLUMETTES

D'EDDY.

AVIS.

LE JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Chaque numéro est superbement illustré, contient plusieurs poésies, récits, nouvelles, articles variés, etc., etc., et en outre deux beaux romans choisis, qui se continuent dans plusieurs numéros. Tous ces articles sont signés par les plus grands noms de la littérature française contemporaine.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Un an - - \$1.00 Six mois - - - \$0.60

On peut s'abonner chez tous les libraires, dans les dépôts de journaux, les bureaux de poste, ou mieux au siège de la revue, 17, RUE ST-JACQUES, Montréal, Canada.

Dans ce dernier cas, on n'a qu'à écrire ses nom, prénom et adresse sur le bulletin ci-dessous, dans les blancs ménagés à cette fin, et après l'avoir découpé, l'envoyer avec le montant de l'abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser à LE JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ,
17, rue St-Jacques, Montréal.

Ci-joint la somme de.....
pour un abonnement de..... mois
à LE JARDIN LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ.

Nom et prénoms.....

Profession ou qualité.....

Adresse.....

Prière d'écrire ses nom et adresse aussi lisiblement que possible.

N. B. — Toute personne qui nous fera parvenir le montant de cinq abonnements recevra un sixième abonnement gratis.



—————

Librairie C. O. Beauchemin & Fils, à Montréal.

—————

CHOIX DE BEAUX LIVRES D'HISTOIRES. — BONS ROMANS, ETC.

- Histoire populaire et anecdotique de Napoléon et de la grande Armée, par Emile Marco de St-Hilaire, suivie de l'histoire des Maréchaux de l'Empire. Beau grand volume, illustré de plus de 500 gravures..1 50**
- “.....C'est cette histoire que nous entreprenons aujourd'hui, dans une pensée purement nationale, sans autre parti pris qu'une scrupuleuse impartialité, sans autre but que d'instruire nos lecteurs à tout ce qu'il peut y avoir d'intéressant dans les événements si nombreux et si variés qui ont signalés les dix dernières années du siècle précédent, et les quinze premières de celui-ci. Ce n'est pas seulement du législateur et du conquérant que nous voulons les entretenir: c'est aussi de l'enfant d' Ajaccio, de l'élève de Brienne, du jeune officier de Toulon; ce n'est pas seulement du général en chef de l'armée d'Italie, du conquérant, du consul, de l'empereur, du dominateur de l'Europe: c'est aussi de l'homme privé de la Malmaison, de Saint-Cloud, des Tuileries et de Sainte-Hélène.
- Nous suivrons donc les phases diverses de la fortune de Napoléon, et, autour de faits généraux, nous grouperons ces faits secondaires, ces anecdotes caractéristiques qui servent souvent à expliquer les événements les plus importants, qui colorent vivement une époque, qui mettent ses mœurs en lumière, et qui ajoutent, à l'intérêt grave et sérieux du fait principal, tout le charme, tout l'éclat du roman. (*Extrait de la préface de l'auteur.*)
- Vie de Napoléon Ier ou Entretiens de maître Pierre sur l'histoire du grand Empereur, recueillis par Marco de St-Hilaire. 1 vol. de 288 p.....0 25**
- Le Médecin des pauvres, grand roman dramatique, par X. de Montépin. 1 vol.....0 50**
- Le Pèlerin de Sainte-Anne, grand roman canadien, par Pamphile LeMay. Edition complète en un volume.....0 50**
- Les Mille et une nuits, contes arabes. 1 vol. avec gravures.....0 50**
- Les Secrets de la Maison-Blanche, ou le Mystère de la statue de bronze, roman par L. B. 1 vol.....0 50**
- Gustave ou un héros canadien, par A. Thomas, auteur de *Albert ou l'orphelin catholique*. Nouvelle édition soigneusement revue et corrigée. 1 beau volume.....0 50**
- Albert ou l'orphelin catholique, par A. Thomas. 1 vol.....0 50**
- Le Chemin des larmes, roman à sensation, par A. G. 1 fort volume...0 50**
- François de Bienville, scènes de la vie canadienne au xvii^e siècle, roman par J. Marmette.....0 30**
- L'Enfant perdu et retrouvé, ou Pierre Cholet. Histoire véritable recueillie par M. l'abbé Proulx. 1 vol. avec gravures.....0 30**
- Armand Durand ou la Promesse accomplie, roman canadien, par Mme Leprohon. 1 vol.....0 30**
- Félix Poutré ou Échappé de la potence. Souvenirs d'un prisonnier d'État en 1837. 1 vol.....0 25**
- Le Manoir de Villerai, roman canadien, par Mme Leprohon. 1 vol...0 30**
- Nouvelle Lyre canadienne. Recueil de chansons canadiennes et françaises. Nouvelle édition, revue avec soin. 1 vol. de 456 pages.....0 30**
- La Muse populaire, romances, chansonnettes, chansons comiques, avec musique. 1 fort volume.....0 60**